RÉIMPRESSION DES ÉDITIONS ORIGINALES

DES PIÈCES DE MOLIÈRE

LE

MALADE IMAGINAIRE

TIRAGE.

350	exemplaires	sur papier vergé (nos 44 à 393).
20	—	sur papier Whatman (nos 24 à 43).
20	—	sur papier de Chine (nos 4 à 23).
2	—	sur parchemin (nos 2 et 3).
1	—	sur vélin (no 1).

393 exemplaires, numérotés.

No

MOLIÈRE

LE
MALADE IMAGINAIRE

Édition originale

RÉIMPRESSION TEXTUELLE PAR LES SOINS

DE

LOUIS LACOUR

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXVII

NOTICE

On n'a pas encore étudié l'étât de la santé publique pendant la carrière nomade de Molière. Rien ne serait plus triste, plus douloureux que la conclusion de telles recherches. Presque toujours la troupe des comédiens traversa des pays désolés par la peste et séjourna dans des lieux contaminés, où l'on ne pouvait pénétrer et d'où l'on ne pouvait sortir sans passeports spéciaux qu'on nommait « billets de santé[1] ». La mort

1. Les Archives des villes de la Provence et du Languedoc sont pleines de documents sur la grande mortalité qui décima ces contrées de 1649 à 1657 pour ne parler que de la période de temps se rapportant aux pérégrinations de nos comédiens. Nous citerons, parmi cent autres. ce passage significatif extrait des Archives communales d'Arles sur Rhône : « 1652, 17 mars. Estre appreuvé l'establissement des gardes mises puis le 17e febvrier dernier à Trinquetaille, au port de Fourques et à cellui de Saint-Gilles pour prendre garde que per-

fauchait autour de cette nichée de gais compagnons, et c'est miracle qu'ils n'aient pas été frappés par le fléau qu'ils bravaient si insouciamment. En Languedoc, la peste exista durant presque tout le XVII[e] siècle à l'état chronique, sévissant parfois avec une extrême rigueur.

Molière se trouva de la sorte vivre non seulement au milieu de la maladie, mais encore des médecins et de leurs suppôts, les apothicaires. C'est à cette rude école qu'il apprit à connaître la présomption, la morgue, le pédantisme et l'ânerie des uns, la grossière routine et la cupidité des autres. *Le Malade imaginaire* n'est qu'un souvenir du long exode de 1650-1658, un tableau de la vie des faméliques et parasites de par Hippocrate en ce bienheureux âge de la thériaque et des juleps[1].

sonne ne vienne de Languedoc sans pourter bilhettes de santé à cause de la malladie contagieuse de Sommières et quelques autres lieux voisins au gaige de vingt une livres le mois. » (Arch. d'Arles, BB. 29, fol. 763 v°.) Lorsque le pestiféré était de condition, il lui était fourni « une guide » ou garde qui veillait sur lui pendant la quarantaine à laquelle il était assujetti. Les appointements de ce garde étaient de 16 sous par jour. Voyez les registres des conseils politiques des communes de Languedoc aux dates qui correspondent aux pérégrinations de Molière. La peste est partout. A Castelnaudary le registre II, correspondant aux années 1652 et 1653, contient particulièrement d'utiles informations.

1. Notre savant confrère M. Georges Monval a publié, dans le premier volume du *Moliériste*, un compte de

Le Malade imaginaire paraît être également une réponse longuement étudiée de Molière à la comédie que l'avocat des médecins, le Boulanger de Chalussay, avait publiée en 1670 et 1672 sous le titre anagrammatique d'*Elomire Hipocondre*. Déjà Molière, qui d'ordinaire méprisait les clabauderies des sots qui lui avaient servi de modèles, s'était ému des vers dirigés contre lui par le prétendu de Chalussay. On apprend en effet par l'avis inséré dans la seconde édition d'*Elomire* que l'auteur de cette satire fut l'objet de poursuites judiciaires dirigées contre lui par Molière [1].

Patau, apothicaire de Carcassonne au temps de Molière, et a retrouvé dans ce document d'étonnants rapports avec les « parties » de M. Fleurant. Nous avons sous les yeux une pièce du même genre datée de Montpellier, neuf ans après la mort de Molière; on la dirait tout entière empruntée au poëte comique, tant elle contient d'articles ridicules et exagérés. Le compte s'élève à 1250 liv. 5 s. 6 d. pour les remèdes seuls envoyés à un même malade et mentionne plus de mille visites « sans compter celles que je luy ay fait souvent, m'envoyant chercher pour luy dire ce que les médecins et chirurgiens croyent de son mal, outre les autres penes et soins que je ay pris ». (Archives de l'Hérault, série G, chapitre de Montpellier, succession du chanoine Pradel.)

1. Le Boulanger de Chalussay est demeuré si complètement inconnu qu'on a été amené à regarder ce nom comme un pseudonyme. Un instant nous avons cru reconnaître Charles d'Assoucy (dont l'anagramme renferme de Chalussay), personne n'étant plus au courant que lui des histoires de coulisse. Molière, depuis son retour à Paris, tenait à distance « le singe de Scarron »,

Chaque fois que celui-ci avait dû mettre sa santé aux mains de la faculté, il s'était trouvé plus malade. D'où son horreur pour la médecine et les médecins. En 1672, la maladie du poumon qui le minait fit de rapides progrès. Crachant le sang, il s'assujettit à un régime bien fait pour l'affaiblir davantage : malgré ses soucis quotidiens et son actif labeur, il ne vécut que de lait. Tout énervé qu'il était, il se surmenait. Aux répétitions du *Malade imaginaire* il se montra irascible et plus exigeant que jamais : « Vous nous tourmentez tous ! » s'écria Mlle Beauval, agacée des observations provoquées par son jeu dans le rôle de Toinette. Avec quel plaisir les ennemis du poète apprenaient ces détails qui leur faisaient prévoir un dénouement prochain.

Abandonné par Lulli qui sentait les forces de son ancien collaborateur décroître, Molière eut à lutter contre de puissantes intrigues pour mettre à la scène *le Malade imaginaire*. L'Opéra triomphant l'obligea à réduire le nombre de ses musiciens comme à limiter le genre des instruments. Auteur et compositeur durent faire des coupures dans leur ouvrage pour se conformer aux nouvelles règles imposées à la scène du Palais-Royal. Il y eut un prologue complet pour

qui se montra très froissé de cet abandon. Mais, après la fin du grand comique, d'Assoucy, qui oubliait de haïr, ne se souvint plus que de ses bons rapports d'autrefois et témoigna publiquement de ses regrets et de sa douleur.

Versailles et un autre écourté pour les représentations à la ville.

La première de celles-ci eut lieu le vendredi 10 février 1673, et la quatrième, le vendredi 17 février. Ce fut la dernière où joua Molière : il mourut à la suite de la représentation.

La fin de Molière peut être considérée comme un suicide, tant sa santé se trouvait compromise lorsqu'il monta *le Malade imaginaire,* où il s'était donné un rôle si pénible et si lourd. Grimarest, son panégyriste, ne dissimule pas la témérité dont le pauvre malade pour de bon fit preuve dans cette circonstance. Les fatigues des deux premières représentations lui causèrent un trouble intérieur qui lui fit pressentir le fatal dénouement.

« Le jour où l'on devait donner la troisième représentation du *Malade imaginaire* , rapporte Grimarest, Molière se trouva tourmenté de sa fluxion plus qu'à l'ordinaire, ce qui l'engagea à appeler sa femme, à qui il dit en présence de Baron : « Tant que ma vie a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis cru
« heureux ; mais aujourd'hui que je suis accablé
« de peines, sans pouvoir compter sur aucuns
« momens de satisfaction et de douceur, je vois
« bien qu'il faut quitter la partie : je ne puis
« plus tenir contre les douleurs et les déplaisirs,
« qui ne me donnent pas un instant de relasche.
« Mais, ajouta-t-il en réfléchissant, qu'un homme

« souffre avant de mourir ! Cependant je sens « bien que je finis. »

Les dernières conversations de Jean-Jacques Rousseau eurent les couleurs de cette désespérance, et, comme Molière, le grand Genevois s'éteignit quelques instants après avoir fait entendre ses tristes adieux. Le biographe dit bien que Baron et qu'Armande Béjart combattirent Molière et voulurent l'empêcher de jouer. Mais on connaît trop la nature des résistances que deux amants opposent à un mari dans des cas pareils pour ne pas supposer qu'elles furent aisées à vaincre. Molière tailla son linceul dans la robe d'Argan. Agonisant à neuf heures du soir, on le rapporta chez lui, où il mourut une heure après.

La vérité se trouve dans la préface de l'édition des œuvres de 1682 :

« Le 17 février 1673, jour de la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, Molière fut si fort travaillé de sa fluxion, qu'il eut de la peine à jouer son rôle ; il ne l'acheva qu'en souffrant beaucoup, et le public connut aisément qu'il n'estoit rien moins que ce qu'il avoit voulu jouer. En effet, la comédie étant faite, il se retira promptement chez lui, et à peine eut-il le temps de se mettre au lit, que la toux continuelle dont il étoit tourmenté redoubla sa violence. Les efforts qu'il fit furent si grands qu'une veine se rompit dans ses poumons. Un

moment après il perdit la parole et fut suffoqué en une demi-heure, par l'abondance du sang qu'il perdit par la bouche. »

C'est donc mal à propos et pour le plaisir de placer d'ingénieux aperçus que certains biographes, la plupart malintentionnés, ont fait décéder Molière sur le théâtre au moment où, dans son rôle, il contrefaisait le mort. Cette supposition eut pour seul mérite de fournir un thème à cent contes moraux et quolibets sous forme d'épitaphes.

D'autres écrivains, par contre, fixent l'heure du décès au samedi 18, à 2 heures et demie du matin. Quoi qu'il en soit, l'inhumation, retardée par les défenses opposées par l'archevêque François de Harlay aux supplications de la veuve[1], n'eut lieu que le soir du mardi 21 février. Le convoi partit à 9 heures du domicile du défunt, accompagné par les amis de la famille, et se rendit à ce cimetière réputé maudit, réservé aux suicidés et aux enfants morts sans baptême, qu'on nommait le cimetière Saint-Joseph.

L'enterrement, quoi qu'on ait dit, ne se fit pas sans prêtres; on en comptait au contraire plu-

1. Voy. *Requête d'Elisabeth-Claire-Gresinde Bejart; à l'Archevêque de Paris, du 17 février* 1673 et *Ordonnance de l'Archevesque de Paris pour l'enterrement de Molière.* (Pièces publiées par François de Neufchâteau, dans *le Conservateur.* Paris, Crapelet, an VIII, t. I, p. 384 et suiv.)

sieurs, suivis d'une foule de pauvres et de mendiants, auxquels on distribua trois à quatre cents écus en menue monnaie.

Il résulte des répliques échangées entre Grimarest et son contradicteur (*Lettre critique sur la vie de Molière*), que, dans le récit de l'enterrement de Molière, « il y auroit eu de quoi faire un volume, qui auroit esté rempli de faits fort curieux. » Quels sont ces faits ? Personne ne les a révélés ; mais il est bien facile de voir dans les ordres de l'archevêque de Paris, qui furent un outrage à la mémoire du grand homme, le résultat des intrigues des médicastres et des tartufes enfin victorieux.

Dès le 18 février, Robinet, dans sa *Gazette rimée*, disait en parlant du *Malade imaginaire* :

La Faculté de médecine
Tant soit peu... s'en chagrine.

Ce qui nous frappe, nous, c'est que la Comédie ne prit, pour ainsi dire, pas le deuil ; elle ne fit que se conformer aux règles de la plus stricte décence en n'allumant pas ses chandelles tandis que le corps de Molière gisait, honni du clergé, sur un lit funèbre. L'enterrement n'ayant eu lieu que dans la soirée de mardi 21, et la représentation suivante portant la date du vendredi 24, il n'y eut de bon compte que deux jours de halte volontaire et de recueillement devant cette tombe si prématurément ouverte.

Le Malade imaginaire fut repris dès le 3 mars, avec La Thorillière dans le rôle d'Argan.

La pièce fut jouée en tout treize fois dans sa nouveauté. La dernière représentation eut lieu le 21 mars[1].

Remis à la scène le 4 mai 1674, dans la salle du marquis de Sourdeac, rue Guénégaud, *le Malade imaginaire* fut joué cinquante-huit fois pendant le cours de l'année. En outre, Louis XIV, revenu vainqueur de la Franche-Comté, manda les comédiens pour donner la pièce « dans sa splendeur », comme dit Charpentier au cours de sa partition. Cette représentation exceptionnelle et qui rappela par son éclat celles que Molière dirigeait avec tant de goût, eut lieu le 19 juillet 1674, dans le parc de Versailles, au devant de la grotte[2].

On vit, lors de cette fête, que le nom de Molière gardait son rang dans la sympathie royale. Si l'auteur du *Malade imaginaire* était tombé

1. Pour la fermeture définitive du théâtre du Palais-Royal.

2. Le rôle d'Argan était joué par Rosimond, membre avec part de la nouvelle troupe dirigée depuis le mois de juillet 1673 par Armande Béjart. Singulier retour des choses! Ce Rosimond, naguère pensionnaire du Marais, était un rival jaloux de Molière; il le poursuivait de ses brocards et se flattait d'être, comme lui, un poëte comédien. Envieux du succès de *Don Juan*, il avait donné, en 1669, à la troupe dont il faisait partie, *le Nouveau Festin de Pierre ou l'Athée foudroyé*, comédie en vers en cinq actes.

avec cette violence et cette acrimonie sur un corps d'état aussi puissant que les médecins, c'est qu'il se sentait défendu contre les plus hargneux d'entre eux par d'autres membres de la faculté ayant la confiance du monarque. Les routiniers voyaient se dresser victorieuse une jeune école qui, dès 1673, avait obtenu de Louis XIV la création au Jardin du Roi d'une chaire spéciale d'anatomie pour l'étude des nouvelles découvertes.

Les ridicules des médecins et des apothicaires ne disparurent que lentement sous l'effort de la satire du grand comique. Il est facile de s'en convaincre en parcourant non seulement les œuvres dramatiques écrites depuis 1673, dans lesquelles on a tourné en dérision diverses pratiques issues du moyen âge, mais même les travaux des légistes de l'art médical qui sont remplis de détails bouffons et prêtant d'autant plus à rire que les moqueries de théâtre couraient les rues et auraient dû inspirer certaines craintes aux descendants des prétentieux guérisseurs flagellés par Molière.

Les rôles du *Malade imaginaire* étaient remplis comme suit lors de la création : Molière jouait *Argan ;* sa femme, *Angélique;* La Grange, *Cléante;* sa femme, *Béline;* Beauval, *Thomas Diafoirus;* sa femme, *Toinette;* leur fille âgée de huit ans, *Louison;* Du Croisy, *Béralde;* La Thorillière, *Purgon;* De Brie, *Diafoirus.*

L'inventaire dressé après le décès de Molière ne nous renseigne pas sur les détails de son costume. Nous sommes obligé de recourir aux notes d'un contemporain qui s'exprime ainsi : « Est vestu en malade. De gros bas, des mules, un haut-de-chausse estroit, une camisole rouge avec quelque galon ou dentelle, un mouchoir de cou à vieux passements negligemment attaché, un bonnet de nuit avec la coiffe en dentelle. » A quoi il convient d'ajouter la fameuse robe de chambre empruntée par Molière à l'intendant Nicolas Foucault.

Armande Béjart fut une Angélique ravissante. Sa scène chantée avec La Grange lui valut surtout l'éloge et les applaudissements des délicats. Paralysée dans ses moyens pendant les premières représentations, elle retrouva sa grâce et son enjouement après le décès de son mari. L'auteur des *Entretiens galants* (Ribou, 1681) s'exprime ainsi sur Angélique et Cléante : « Ils sont propres et magnifiques, sans rien faire paroistre d'affecté. Ils se mettent parfaitement bien ; ils ont soin de leur parure, avant que de se faire voir ; ils n'y pensent plus quand ils sont sur la scène, et si la Molière retouche quelquefois à ses cheveux, si elle raccommode ses nœuds ou ses pierreries, ces petites façons cachent une satire judicieuse et naturelle... Quoiqu'ils chantent par les règles, ce n'est point par leur chant qu'ils s'attirent une si générale approbation ; mais

ils savent toucher le cœur, ils peignent les passions : la peinture qu'ils en font est si vraisemblable et leur jeu se cache si bien dans la nature, qu'on ne pense pas à distinguer la vérité de la seule apparence. En un mot, ils entendent admirablement bien le théâtre, et leurs rôles ne réussissent jamais bien lorsqu'ils ne les jouent pas eux-mêmes. »

Armande Béjart ayant interdit[1] l'impression du *Malade imaginaire* pour forcer en quelque sorte le public curieux de connaître la dernière pièce de son auteur favori à venir au théâtre et à grossir la recette des comédiens, le livret fut imprimé d'abord subrepticement[2]; mais le premier texte authentique a toute la valeur d'un manuscrit de Molière.

Le Malade imaginaire termine le septième volume de cette édition des œuvres de Molière, publiée en 1675 et que le savant bibliophile Jacob a nommée « la véritable édition originale ». C'est à ce titre, et par exception, que nous avons accueilli *le Malade imaginaire* dans cette

1. Les lettres royales relatives à cette interdiction sont datées du 12 janvier 1674

2. Une autre cause du retard éprouvé par l'impression se trouve indiquée dans une édition du *Malade imaginaire*, imprimée à Bruxelles en 1694. Il est dit, dans la préface, que la Faculté s'opposa à la vulgarisation d'une suite de scènes si diffamatoires pour le corps médical ; mais ces renseignements semblent inventés pour donner quelque valeur à cette contrefaçon.

collection formée uniquement des pièces imprimées du vivant de Molière.

Voici la description que M. Paul Lacroix donne de cette édition, après avoir rappelé que le premier texte connu du *Malade imaginaire* est un mauvais canevas rédigé de mémoire, une sorte de programme portant cette rubrique : *Amsterdam*, *Daniel Elzevier* (in-12 de 40 et 106 pages, plus 3 ff. non chiffrés) : « Ce fut probablement un ami de Molière qui publia une meilleure version du *Malade imaginaire*, sous cette rubrique : *A Cologne*, Jean Sambix, 1674, in-12 de deux ff. préliminaires et de 130 pages. » Est-ce à quelque comédien de la troupe du Palais-Royal qu'il faut attribuer cette publication? « La troupe de Molière, dit l'éditeur anonyme, ayant voulu borner la gloire de cet illustre auteur et la satisfaction du public, dans la seule représentation du *Malade imaginaire*, sans en laisser imprimer la coppie, quelques gens se sont advisez de composer une pièce à laquelle ils ont donné le mesme titre, dont on a fait plusieurs impressions, tant dedans que dehors le royaume (allusion à l'édition d'*Amsterdam, Daniel Elzevier*, 1674, in-12), qui ont esté débitées et ont bien abusé du monde. Mais les mémoires sur lesquels ces gens-là avoient travaillé, ou l'idée qu'ils croyoient avoir conservée de la pièce, lorsqu'ils l'avoient veu représenter, se sont trouvez si éloignez de la conduite de

l'original et du sujet mesme, qu'au lieu de plair ils n'ont fait qu'inspirer des désirs plus pressan de voir celle de Molière imprimée. Cette im pression, que je donne aujourd'huy, satisfera cet empressement, et quoiqu'elle ne soit qu'u effort de la mémoire d'une personne qui en veu plusieurs représentations, elle n'en est pa moins correcte, et les scènes en ont esté tran scriptes avec tant d'exactitude et le jeu observ si régulièrement où il est nécessaire, que l'o ne trouvera pas un mot omis ny transposé. »

« C'était faire entendre que l'éditeur avait e communication d'un manuscrit de la pièce, ma nuscrit plus ou moins conforme à la représen tation. D'où tenait-il ce manuscrit, dans lequ deux scènes du premier acte, la septième et l huitième, et tout le troisième acte différen absolument du texte que les éditeurs de 168 prétendent avoir rétabli d'après les manuscri originaux de Molière?

« Comment l'éditeur anonyme de 1674, d sions-nous dans le catalogue Soleinne (t. Ier p. 301), aurait-il rapporté si fidèlement, de *mé moire*, toute la pièce, à l'exception de deu scènes et d'un acte entier? Pourquoi se serait- trompé seulement pour cet acte et pour ce deux scènes? N'est-il pas certain que la pièc qu'il publiait ainsi fut conforme à la représer tation, et que la représentation donnait la pièc telle que Molière l'avait mise au théâtre? »

« Quand nous cherchions à prouver par ce raisonnement irréfutable que la pseudo-édition de *Cologne* avait été faite sur une copie du manuscrit du théâtre, nous ne connaissions pas encore l'édition publiée à Paris, en 1675, dans les *Œuvres de Molière*. Or, cette dernière édition reproduit en partie et presque textuellement l'édition dite de Cologne. La veuve de Molière se serait opposée à cette reproduction, dans l'édition imprimée à Paris en vertu du privilège du 18 mars 1671, si le texte attribué à Molière eût été apocryphe ou falsifié. Cependant, lorsque Vinot et Lagrange donnèrent leur édition des *Œuvres complètes*, en 1682, ils déclarèrent qu'ils publiaient, pour la première fois, la comédie du *Malade imaginaire*, « corrigée, sur l'original de l'auteur, de toutes les fausses additions et suppositions de scènes entières, faites dans les éditions précédentes ». Leur édition offrait, en effet, dans deux scènes du premier acte, la septième et la huitième, et dans tout le troisième acte, un texte entièrement nouveau. Ce texte-là était sans doute authentique; mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer dans une note du catalogue Soleinne, nous pensons qu'il faut revenir au premier texte, que Vinot et Lagrange prétendaient n'être pas de la prose de Molière, car, pour leur édition de 1682, ils ont adopté un manuscrit différent de celui qui avait servi à la représen-

tation, et vraisemblablement ils n'ont fait que mettre au jour une première version, abandonnée par Molière qui avait écrit de deux façons les scènes et l'acte entier, que les éditeurs de 1682 ont cru restituer d'après la pensée de l'auteur, en imprimant un manuscrit que Molière avait refait depuis pour la représentation de sa pièce.

« Au reste, il suffit, pour apprécier quel est le meilleur texte, de placer en regard une scène du troisième acte d'après l'édition de 1675 et d'après l'édition de 1682. On aura ainsi sous les yeux, comme objet de comparaison, pour ainsi dire, la pièce représentée et la pièce imprimée, ou deux manuscrits de Molière tout à fait différents l'un de l'autre. »

Tous nos lecteurs ayant entre les mains le texte de 1682 suivi de préférence par les éditeurs modernes, il leur sera facile de se rendre compte des différences considérables qui existent entre le texte que nous réimprimons et celui donné par La Grange et Vinot[1].

LOUIS LACOUR.

1. Pour les autres éditions contemporaines consulter les excellentes notes de M. Paul Lacroix, dans sa *Bibliographie Moliéresque* (Paris, Fontaine, 1875, in-8°), pages 21-24.

NOTES

Page 3, lignes 4 et 5. *Comedie meslée de musique.*

Les intermèdes de la comédie mis en musique par Charpentier [1] parurent, comme tous les ouvrages de ce genre, au cours des premières représentations. L'imprimeur ordinaire des ballets termina la série de ceux de Molière par celui-ci : *Le Malade imaginaire* comédie-ballet, meslée de musique et de dance, representée sur le theatre du Palais-Royal le 10 février 1673. Paris, Christophe Ballard, 1673, in-4° de 36 pp.

P. 13, l. 1. *Autre prologue.*

Ce second prologue était chanté à la place du premier. Molière avait sans doute composé celui-ci dans la supposition que *le Malade imaginaire* serait représenté à la cour pendant les fêtes du carnaval de 1673. L'éditeur de 1675 oublie d'indiquer que les vers du second prologue appartenaient au rôle d'une bergere. On trouve à ce sujet les détails suivants dans l'édition d'Amsterdam (Daniel Elzevier, 1674) :

« Le theastre represente une forest. L'ouverture du

1. Molière, trahi par Lulli, avait confié à Charpentier, déjà célèbre, la mise en musique du prologue et des intermèdes du *Malade imaginaire.* D'Assoucy, ayant désiré devenir dans cette circonstance le collaborateur de Molière, l'accabla de placets, dénigrant Charpentier, qu'il se permit même de traiter d'incurable.

theatre se fait par un bruit agreable d'instruments. Ensuite une bergere vient se plaindre tendrement de ce qu'elle ne trouve aucun remede pour soulager les peines qu'elle endure. Plusieurs faunes et égipans, assemblés pour des festes et des jeux qui leur sont particuliers, rencontrent la bergere. Ils ecoutent ses plaintes et forment un spectacle tres divertissant. Plainte de la bergere. »

P. 43 à 48. Scènes VII et VIII.

Ces deux scènes sont différentes dans le texte de 1682 ; mais la critique moderne, malgré les affirmations de La Grange et de Vinot, persiste à reconnaître la main de Molière et ses dernières retouches dans la version que nous reproduisons.

P. 67, l. 23-24 : *En l'estat où vous estes.*

L'éditeur de 1682 ajoute : « Et vous esbranler le cerveau. »

P. 78, l. 19 : *Opinions de mesme forme.*

Il vaut mieux lire « de mesme farine », comme dans les éditions subséquentes et regarder *forme* comme une faute d'impression.

P. 100, l. 30 : *Prenez bien garde à tout.*

L'édition de 1682 ajoute : « Allez. Ah ! il n'y a plus d'enfants. »

P. 107. *Acte troisiesme.*

Cet acte est différent dans l'édition de 1682 ; mais, en dépit de celle-ci, il faut revenir au texte de 1675, écrit dans un style aussi châtié que dramatique, pour avoir la véritable expression de la pensée de Molière. On ne s'explique le choix fait par les éditeurs de 1682 que par la satisfaction de mettre au jour des variantes tirées peut-être d'un premier manuscrit demeuré dans les papiers de l'auteur.

P. 147. *Troisiesme intermede.*

Cette cérémonie, dans les éditions spéciales parues sous les rubriques de Rouen et d'Amsterdam, est plus longue d'environ 160 vers. Ce n'est pas l'œuvre de Molière. On

l'attribue à un médecin de ses amis que l'on dit être Mauvillain. Quoi qu'il en soit, Molière dut trouver au texte complet un caractère pédantesque qui lui déplut. L'abrégé qu'il composa mérite seul l'attention, comme étant son ouvrage, ce que prouve l'accord des éditeurs de 1675 et de 1682 à publier une même version.

P. 150, l. 1 : *Chorus*.

A ce mot on a substitué celui de *Facultas* dans le livret de 16¬4 distribué à Versailles pendant la représentation devant le roi.

P. 154, l. 3 et 4 : *Tous les chirurgiens et apothiquaires viennent luy faire la reverence en cadence.*

La partition porte qu'à ce moment « on joue l'air des révérences ». Cet usage n'existait plus, paraît-il, à la Faculté de Paris, au temps de Molière ; mais il était en pleine vigueur dans les facultés de province. A Montpellier, comme à Toulouse, la présence des musiciens est signalée dans toutes les cérémonies de ce genre, qui étaient de véritables fêtes pour le corps enseignant. Les commentateurs ont attribué à cette particularité un caractère burlesque au sujet duquel il faudrait s'entendre. Encore aujourd'hui, les distributions des récompenses aux élèves les plus distingués de l'enseignement secondaire ont lieu au son des orchestres, et nul ne trouve singulier que la proclamation d'un prix d'honneur ou de discours latin ait lieu sur un air d'*Orphée aux enfers* ou même de l'*Œil crevé*.

LE
MALADE
IMAGINAIRE

Comedie

MESLE'E DE MUSIQUE

ET

DE DANSES

Par Monsieur de MOLIERE

LE MALADE IMAGINAIRE

Comedie MESLE'E DE MUSIQUE ET DE DANSES

LE PROLOGVE

Apres les glorieuses fatigues, et les Exploits victorieux de nostre Auguste Monarque, il est bien juste que tous ceux qui se meslent d'escrire, travaillent ou à ses loüanges, ou à son divertissement. C'est ce qu'icy l'on a voulu faire, et ce Prologue est un essay des Loüanges de ce grand Prince, qui donne Entrée à la Comedie du *Malade Imaginaire,* dont le projet a esté fait pour le délasser de ses nobles travaux.

La Decoration represente un Lieu Champestre, et neantmoins fort agreable.

EGLOGUE

En Musique et en Danse.

FLORE, PAN, CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS, DEUX ZEPHIRS, TROUPE DE BERGERES ET DE BERGERS.

FLORE.

Quittez, quittez vos Troupeaux,
Venez, Bergers, venez, Bergeres,
Accourez, accourez sous ces tendres Ormeaux;
Je viens vous annoncer des nouvelles bien cheres,
Et resjoüir tous ces Hameaux.
Quittez, quittez vos Troupeaux,
Venez Bergers, venez Bergeres,
Accourez, accourez, sous ces tendres Ormeaux.

CLIMENE, ET DAPHNE'.

Berger, laissons-là tes feux,
Voila Flore qui nous appelle.

TIRCIS, ET DORILAS.

Mais au moins dy-moy, cruelle,

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux?

DORILAS.

Si tu seras sensible à mon ardeur fidelle?

CLIMENE, ET DAPHNE'.

Voila Flore qui nous appelle.

TIRCIS, ET DORILAS.

Ce n'est qu'un mot, un mot, un seul mot que je veux.

TIRCIS.

Languiray-je toûjours dans ma peine mortelle.

DORILAS.

Puis-je esperer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMENE, ET DAPHNE'.

Voilà Flore qui nous appelle.

ENTRE'E DE BALLET.

Toute la Troupe des Bergers et des Bergeres, va se placer en cadence autour de Flore.

CLIMENE.

Quelle nouvelle parmy nous,
Déesse, doit jetter tant de réjoüissance?

DAPHNE'.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en soûpirons tous.

TOUS ENSEMBLE.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voicy; silence, silence!
Vos vœux sont exaucez, LOUIS est de retour,

Il ramene en ces lieux les Plaisirs et l'Amour.
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes,
Par ses vastes Exploits son bras voit tout soûmis,
Il quitte les armes
Faute d'ennemis.

TOUS.

Ah quelle douce nouvelle!
Qu'elle est grande! qu'elle est belle!
Que de plaisirs! que de ris! que de jeux!
Que de succés heureux!
Et que le Ciel a bien remply nos vœux!
Ah quelle douce nouvelle!
Qu'elle est grande! qu'elle est belle!

AUTRE ENTRE'E DE BALLET.

Tous les Bergers et Bergeres, expriment par des Danses les transports de leur joye.

FLORE.

De vos flutes bocageres
Réveillez les plus beaux sons;
LOUIS offre à vos chansons
La plus belle des matieres.
Aprés cent combats,
Où cueille son bras
Une ample victoire :
Formez entre vous
Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

TOUS.

Formons entre nous

Cent combats plus doux,
Pour chanter sa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant dans ce bois,
Des presens de mon empire
Prepare un prix à la voix
Qui sçaura le mieux nous dire
Les vertus et les exploits
Du plus Auguste des Rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'advantage,

DAPHNE'.

Si Dorilas est vainqueur,

CLIMENE.

A le cherir je m'engage.

DAPHNE'.

Je me donne à son ardeur.

TIRCIS.

O trop chere esperance !

DORILAS.

O mot plein de douceur !

TOUS DEUX.

Plus beau sujet, plus belle récompense
Peuvent-ils animer un cœur?

Les Violons joüent un Air pour animer les deux Bergers au combat, tandis que Flore comme Juge va se placer au pied de l'arbre, avec deux Zephirs, et que le reste comme Spectateurs va occuper les deux coins du Theatre.

TIRCIS.

Quand la neige fonduë enfle un torrent fameux,
Contre l'effort soudain de ses flots écumeux
Il n'est rien d'assez solide;
Digues, Chasteaux, Villes et Bois,
Hommes, et Troupeaux à la fois,
Tout cede au courant qui le guide,
Tel, et plus fier et plus rapide,
Marche LOUIS dans ses Exploits.

BALLET.

Les Bergers et Bergeres du costé de Tircis, dansent autour de luy sur une Ritornelle, pour exprimer leurs applaudissemens.

DORILAS.

Le foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuse obscurité de la nuë enflammée,
Fait d'épouvente et d'horreur
Trembler le plus ferme cœur:
Mais à la teste d'une armée
LOUIS jette plus de terreur.

BALLET.

Les Bergers et Bergeres du costé de Dorilas font de mesme que les autres.

TIRCIS.

Des fabuleux Exploits que la Grece a chantez,

Par un brillant amas de belles veritez
Nous voyons la gloire effacée,
Et tous ces fameux demy-dieux,
Que vante l'Histoire passée
Ne sont point à nostre pensée,
Ce que LOUIS est à nos yeux.

BALLET.

Les Bergers et les Bergeres de son costé, font encore la mesme chose.

DORILAS.

LOUIS fait à nos temps par ses faits inoüis
Croire tous les beaux faits que nous chante l'histoire
Des Siecles évanoüis :
Mais nos Neveux dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

BALLET.

Les Bergeres de son costé font encore de mesme, aprés quoy les deux partis se meslent.

PAN, suivy de six Faunes.

Laissez, laissez, Bergers, ce dessein temeraire,
Hé, que voulez-vous faire?
Chanter sur vos chalumeaux,

Ce qu'Apollon sur sa Lyre
Avec ses chants les plus beaux,
N'entreprendroit pas de dire?
C'est donner trop d'Essor au feu qui vous inspire
C'est monter vers les Cieux sur des aisles de Cire,
Pour tomber dans le fonds des Eaux.

Pour chanter de LOUIS, l'intrepide courage,
Il n'est point d'assez docte voix,
Point de mots assez grands pour en tracer l'Image;
Le silence est le langage
Qui doit loüer ses Exploits.

Consacrez d'autres soins à sa pleine Victoire,
Vos loüanges n'ont rien qui flate ses desirs,
Laissez, laissez là sa gloire
Ne songez qu'à ses plaisirs.

TOUS.

Laissons, laissons là sa gloire
Ne songeons qu'à ses plaisirs.

FLORE.

Bien que pour étaler ses vertus immortelles
La force manque à vos esprits,
Ne laissez pas tous deux de recevoir le prix.
Dans les choses grandes et belles
Il suffit d'avoir entrepris.

ENTRE'E DE BALLET.

Les deux Zephirs dansent avec deux couronnes de Fleurs à la main, qu'ils viennent donner ensuite aux deux Bergers.

CLIMENE ET DAPHNE',
en leur donnant la main.

Dans les choses grandes et belles
Il suffit d'avoir entrepris.

TIRCIS ET DORILAS.

Hâ! que d'un doux succés nostre audace est suivie.

FLORE ET PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

LES QUATRE AMANS.

Au soin de ses plaisirs donnons-nous desormais.

FLORE ET PAN.

Heureux, heureux, qui peut luy consacrer sa vie.

TOUS.

Joignons tous dans ces bois
Nos flutes et nos voix,
Ce jour nous y convie,
Et faisons aux Echos redire mille fois,
LOUIS est le plus grand des rois.
Heureux, heureux, qui peut luy consacrer sa vie.

DERNIERE ET GRANDE ENTRE'E DE BALLET.

Faunes, Bergers et Bergeres tous se meslent, et il se fait entr'eux des jeux de danse, apres quoy ils se vont preparer pour la Comedie.

AUTRE PROLOGUE.

Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere,
Vains et peu sages Medecins,
Vous ne pouvez guerir par vos grands mots Latins
La douleur qui me desespere.
Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere.

Helas ! helas ! je n'ose découvrir
Mon amoureux martyre,
Au Berger pour qui je soûpire,
Et qui seul peut me secourir.
Ne pretendez pas le finir,
Ignorans Medecins, vous ne sçauriez le faire ;
Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere.

Ces remedes peu seurs dont le simple vulgaire
Croit que vous connoissez l'admirable vertu,
Pour les maux que je sens n'ont rien de salutaire,
Et tout vostre caquet ne peut estre reçû,
Que d'un MALADE IMAGINAIRE.
Vostre plus haut sçavoir n'est que pure chimere,
Vains et peu sages, etc.

Le Theâtre change et represente une Chambre.

ACTEURS.

ARGAN, Malade Imaginaire.

BELINE, seconde femme d'Argan.

ANGELIQUE, Fille d'Argan et Amante de Cleante.

LOUISON, petite Fille d'Argan, et Sœur d'Angelique.

BERALDE, Frere d'Argan.

CLEANTE, Amant d'Angelique.

M. DYAFOIRUS, Medecin.

THOMAS DYAFOIRUS, son Fils, et Amant d'Angelique.

M. PURGON, Medecin d'Argan.

M. FLEURANT, Apotiquaire.

M. BONNEFOY, Notaire.

TOINETTE, Servante.

La scene est à Paris.

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

ARGAN *seul dans une chambre, assis, une table devant luy, compte des Parties d'Apotiquaire avec des jettons; il fait parlant à soy-mesme les Dialogues suivans.*

TROIS et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. Plus, du vingt-quatriéme un petit Clystere insinuatif, preparatif, et remolliant, pour amollir, humecter, et rafraischir les entrailles de Monsieur, trente sols. Ce qui me plaist de Monsieur Fleurant mon Apotiquaire, c'est que ses Parties sont toûjours fort civiles. Les entrailles de Monsieur, trente sols! Oüi : mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'estre civil, il faut estre aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un Lavement? Je suis vostre Serviteur, je vous l'ay déja dit. Vous ne me les avez mis dans les autres Parties qu'à vingt sols; et vingt sols en langage d'Apotiquaire, c'est à dire

dix sols. Les voilà. Plus, dudit jour, un bon Clystere détersif, composé avec Catholicon double, Rhubarbe, Miel rosat et autres, suivant l'Ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas ventre de Monsieur, trente sols. Avec vostre permission, dix sols. Plus, dudit jour, le soir, un Julep hepatique, soporatif et somnifere, composé pour faire dormir Monsieur, trente-cinq sols. Je ne me plains pas de celuy-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize, et dix-sept sols six deniers. Plus, du vingt-cinquiéme, une bonne Medecine purgative et corroborative, composée de Casse recente, avec Sené Levantin et autres, suivant l'Ordonnance de Monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres. Ah! Monsieur Fleurant, c'est se mocquer, il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre livres. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaist. Vingt, et trente sols. Plus, dudit jour, une potion anodine et astringente pour faire reposer Monsieur, trente sols. Bon. Dix, et quinze sols. Plus, du vingt-sixiéme, un Clystere carminatif pour chasser les vents de Monsieur, trente sols. Dix sols, Monsieur Fleurant. Plus, le Clystere de Monsieur reïteré le soir, comme dessus, trente sols. Monsieur Fleurant, dix sols. Plus, du vingt-septiéme, une bonne Medecine composée pour hâter d'aller et chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres. Bon. Vingt, et trente sols. Je suis bien aise que vous soyez raisonnable. Plus, du vingt-huitiéme, une prise de petit Lait clarifié et dulcoré, pour adoucir, lenifier, temperer et rafrais-

chir le sang de Monsieur, vingt sols. Bon. Dix sols. Plus, une potion cordiale et preservative, composée avec douze grains de Bezoard, sirops de Limon, Grenade et autres, suivant l'Ordonnance, cinq livres. Ah, Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaist; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus estre malade. Contentez-vous de quarante sols. Vingt, et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que de ce mois j'ay pris un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, et douze Lavemens; et l'autre mois il y avoit douze Medecines et vingt Lavemens. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-cy que l'autre. Je le diray à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'oste tout cecy. Il n'y a personne. J'ay beau dire, on me laisse toûjours seul. Il n'y a pas moyen de les arrester icy. *Il sonne une Sonnette pour faire venir ses gens, et dit:* Ils n'entendent point, et ma Sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d'affaire. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds. Toinette! Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnois point. Chienne. Coquine, drelin, drelin, drelin. J'enrage. *Il ne sonne plus, mais il crie:* Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable! Drelin, drelin, drelin. Ah, mon Dieu, ils me laisseront icy mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCENE II.

TOINETTE, ARGAN.

TOINETTE *en entrant da*
Chambre d'Argan.

On y va.

ARGAN.

Ah Chienne, ah Carogne...

TOINETTE, *en colere et te*
sa teste.

Diantre soit fait de vostre impatience ! Vous pr
si fort les personnes, que je me suis donn
grand coup de la teste contre la carne d'un Vol

ARGAN, *en fureur.*

Ah traistresse.....

TOINETTE, *pour l'interro*
et l'empescher de crier se plaint toûjours en di

Ha !

ARGAN.

Il y a...

TOINETTE.

Ha !

ARGAN.

Il y a une heure.....

TOINETTE.

Ha !

ARGAN.

Tu m'as laissé.....

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Tay-toy donc, Coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Çamon, ma foy, j'en suis d'avis, apres ce que je me suis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égosiller, Carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la teste. L'un vaut bien l'autre. Quite à quite, si vous voulez.

ARGAN.

Quoy, Coquine.....

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleureray.

ARGAN.

Me laisser, Traistresse?

TOINETTE, *toûjours pour l'interrompre.*

Ha!

ARGAN.

Chienne, tu veux.....

TOINETTE.

Ha!

ARGAN.

Quoy, il faudra encore que je n'aye pas le plaisir de la quereller?

TOINETTE.

Querellez tout vostre soû, je le veux bien.

ARGAN.

Tu m'en empesches, Chienne, en m'interrompant à tous coups.

TOINETTE.

Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que de mon costé j'aye le plaisir de pleurer. Chacun le sien ce n'est pas trop. Ha!

ARGAN, *se leve de sa chaise et luy donne les jettons et ses Parties d'Apoticaire.*

Allons, il faut en passer par-là. Oste-moy cecy, Coquine, oste-moy ceçy. Mon Lavement d'aujourd'huy a-t'il bien operé?

TOINETTE.

Vostre Lavement?

ARGAN.

Oüy. Ay-je bien fait de la bile?

TOINETTE.

Ma foy, je ne me mesle point de ces affaires-là. C'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puis qu'il en a le profit.

ARGAN.

Qu'on ait soin de me tenir un Boüillon prest pour l'autre que je dois tantost prendre.

TOINETTE.

Ce Monsieur Fleurant là, et ce Monsieur Purgon, s'égayent bien sur vostre corps! Ils ont en vous une bonne Vache à lait; et je voudrois bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire tant de remedes.

ARGAN.

Taisez-vous, Ignorante, ce n'est pas à vous à controller les Ordonnances de la Medecine. Qu'on me

fasse venir ma Fille Angelique, j'ay à luy dire quelque chose.

TOINETTE.

La voicy qui vient d'elle-mesme ; elle a deviné vostre pensée.

SCENE III.

ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN.

Approchez, Angelique, vous venez à propos. Je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voila preste à vous oüir.

ARGAN, *courant au Bassin*.

Attendez. Donnez-moy mon Baston. Je vay revenir tout-à-l'heure.

TOINETTE, *en le raillant*.

Allez viste, Monsieur, allez. Monsieur Fleurant nous donne des affaires.

SCENE IV.

ANGELIQUE, TOINETTE.

ANGELIQUE *la regarde d'un œil languissant et lui dit confidemment.*

Toinette.

TOINETTE.

Quoy?

ANGELIQUE.

Regarde-moy un peu.

TOINETTE.

Hé bien je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien, quoy, Toinette?

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point dequoy je veux parler?

TOINETTE.

Je m'en doute assez. De vostre jeune Amant; car c'est sur luy depuis six jours que roulent tous vos entretiens; et vous n'estes point bien, si vous n'en parlez à toute heure.

ANGELIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu donc la pre-

miere à m'en entretenir, et ne m'epargnes-tu la peine de te jetter sur ce discours?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins là-dessus, qu'il est difficile de prévenir.

ANGELIQUE.

Je t'avouë, que je ne sçaurois me lasser de te parler de luy, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les momens de s'ouvrir à toy. Mais dy-moy, condamnes-tu, Toinette, les sentimens que j'ay pour luy?

TOINETTE.

Je n'ay garde.

ANGELIQUE.

Ay-je tort de m'abandonner à ces douces impressions?

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGELIQUE.

Et voudrois-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moy?

TOINETTE.

A Dieu ne plaise!

ANGELIQUE.

Dy-moy un peu, ne trouves-tu pas comme moy, quelque chose du Ciel, quelque effet du Destin, dans l'avanture inopinée de nostre connoissance?

TOINETTE.

Oüy.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma

défense sans me connoistre, est tout-à-fait d'un honneste homme ?

TOINETTE.

Oüy.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en user plus genereusement ?

TOINETTE.

D'accord.

ANGELIQUE.

Et qu'il fait tout cela de la meilleure grace du monde ?

TOINETTE.

Oh oüy.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?

TOINETTE.

Asseurément.

ANGELIQUE.

Qu'il a l'air le meilleur du monde ?

TOINETTE.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble ?

TOINETTE.

Cela est seûr.

ANGELIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ?

TOINETTE.

Il est vray.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'est rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressemens de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire?

TOINETTE.

Vous avez raison.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit?

TOINETTE.

Eh, eh, ces choses là par fois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la verité; et j'ay vû de grands Comediens là-dessus.

ANGELIQUE.

Ah, Toinette, que dis-tu là? Helas! de la façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dist pas vray?

TOINETTE.

En tout cas vous en serez bien tost éclaircie; et la resolution où il vous écrivit hier qu'il estoit de vous faire demander en mariage, est une prompte marque pour vous faire connoistre s'il dit vray, ou non. C'en sera là une bonne preuve.

ANGELIQUE.

Ah, Toinette, si celuy là me trompe, je ne croiray de ma vie aucun Homme.

TOINETTE.

Voila vostre Pere qui revient.

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

O ça, ma Fille, je vay vous dire une nouvelle, où peut-estre ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela? Vous riez. Cela est plaisant. Oüi, ce mot de mariage, il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes Filles. Ah, Nature, Nature! A ce que je puis voir, ma Fille, je n'ay que faire de vous demander si vous voulez bien estre mariée.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon Pere, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je suis bien aise d'avoir une Fille si obeïssante. La chose est donc concluë, et je vous ay promise.

ANGELIQUE.

C'est à moy, mon Pere, à suivre aveuglement toutes vos volontez.

ARGAN.

Ma Femme, vostre Belle-Mere, avoit envie que

je vous fisse Religieuse, et vostre petite Sœur Loüison aussi, et de tous temps elle a esté aheurtée à cela.

TOINETTE, *tout bas.*

La bonne Beste a ses raisons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point consentir à ce mariage, mais je l'ay emporté, et ma parole est donnée.

ANGELIQUE.

Ah, mon Pere, que je vous suis obligée de toutes vos bontez.

TOINETTE.

En verité je vous sçay bon gré de cela, et voila l'action la plus sage que vous ayez faite de vôtre vie.

ARGAN.

Je n'ay point encore veu la Personne ; mais on m'a dit que j'en serois content, et toy aussi.

ANGELIQUE.

Asseurément, mon Pere.

ARGAN.

Comment? l'as-tu vû?

ANGELIQUE.

Puisque vostre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir mon cœur, je ne feindray point de vous dire que le hazard nous a fait connoître il y a six jours ; et que la demande qu'on vous a faite, est un effet de l'inclination que dés cette premiere veuë nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela, mais j'en suis bien aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la

sorte. Ils disent que c'est un grand jeune Garçon bien fait.

ANGELIQUE.

Oüy, mon Pere.

ARGAN.

De belle taille.

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agreable de sa personne.

ANGELIQUE.

Assurément.

ARGAN.

De bonne phisionomie.

ANGELIQUE.

Tres-bonne.

ARGAN.

Sage et bien né.

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honneste.

ANGELIQUE.

Le plus honneste Homme du monde.

ARGAN.

Qui parle bien Latin et Grec.

ANGELIQUE.

C'est ce que je ne sçay pas.

ARGAN.

Et qui sera reçeu Medecin dans trois jours.

ANGELIQUE.

Luy, mon Pere?

ARGAN.

Oüy. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGELIQUE.

Non vrayment. Qui vous l'a dit à vous?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

ANGELIQUE.

Est-ce que Monsieur Purgon le connoist?

ARGAN.

La belle demande! Il faut bien qu'il le connoisse, puisque c'est son neveu.

ANGELIQUE.

Cleante Neveu de Monsieur Purgon?

ARGAN.

Quel Cleante? Nous parlons de celuy pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé oüy.

ARGAN.

Hé bien, c'est le Neveu de Monsieur Purgon, qui est le fils de son Beaufrere le Medecin, Monsieur Dyafoirus; et ce fils s'appelle Thomas Dyafoirus, et non pas Cleante, et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant, et moy, et demain ce Gendre prétendu doit m'estre amené par son Pere. Qu'est-ce? vous voila toute ébaubie.

ANGELIQUE.

C'est, mon Pere, que je connois que vous avez parlé d'une Personne, et que j'ay entendu une autre.

TOINETTE.

Quoy, Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque? et avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier vostre Fille avec un Medecin?

ARGAN.

Oüy. Dequoy te mesles-tu, Coquine, Impudente que tu es?

TOINETTE.

Mon Dieu, tout-doux. Vous allez d'abord aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble sans nous emporter? Là, parlons de sang froid. Quelle est vostre raison, s'il vous plaist, pour un tel mariage?

ARGAN.

Ma raison est, que me voyant infirme, et malade comme je suis, je veux me faire un Gendre et des Alliez Medecins, afin de m'appuyer de bon secours contre ma maladie, d'avoir dans ma Famille les sources des Remedes qui me sont necessaires, et d'estre à mesme des Consultations et des Ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien, voila dire une raison, et il y a plaisir à se respondre doucement les uns aux autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience. Est-ce que vous estes malade?

ARGAN.

Comment, Coquine, si je suis malade? Si je suis malade, Impudente?

TOINETTE.

Hé bien oüy, Monsieur, vous estes malade, n'ayons point de querelle là-dessus. Oüy, vous

estes fort malade, j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez. Voila qui est fait : mais vostre Fille doit épouser un Mary pour elle ; et n'estant point malade, il n'est pas necessaire de luy donner un Medecin.

ARGAN.

C'est pour moy que je luy donne ce Medecin ; et une Fille de bon naturel doit estre ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son Pere.

TOINETTE.

Ma foy, Monsieur, voulez-vous qu'en Amie je vous donne un conseil ?

ARGAN.

Quel est-il ce conseil ?

TOINETTE.

De ne point songer á ce mariage-là.

ARGAN.

Hé la raison ?

TOINETTE.

La raison ? C'est que vostre Fille n'y consentira point.

ARGAN.

Elle n'y consentira point ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma Fille ?

TOINETTE.

Vostre Fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Dyafoirus, ny de son fils Thomas Dyafoirus, ny de tous les Dyafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ay affaire, moy; outre que le Party est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Dyafoirus n'a que ce Fils-là pour tout heritier; et de plus, Monsieur Purgon qui a ni Femme, ni Enfans, lui donne tout son bien, en faveur de cé mariage; et Monsieur Purgon est un Homme qui a huit mille bonnes livres de rente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des Gens, pour s'estre fait si riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans conter le bien du Pere.

TOINETTE.

Monsieur, tout cela est bel et bon; mais j'en reviens toûjours là. Je vous conseille entre nous de luy choisir un autre Mary, et elle n'est point faite pour estre Madame Dyafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moy, que cela soit.

TOINETTE.

Eh fy, ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment, que je ne dise pas cela!

TOINETTE.

Hé non.

ARGAN.

Et pourquoy ne le diroy-je pas?

TOINETTE.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra; mais je vous dis que je veux qu'elle execute la parole que j'ay donnée.

TOINETTE.

Non, je suis seure qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forceray bien...

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dy-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la mettray dans un Convent.

TOINETTE.

Vous?

ARGAN.

Moy.

TOINETTE.

Bon!

ARGAN.

Comment, bon?

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un Convent.

ARGAN.

Je ne la mettray point dans un Convent?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Oüais! voicy qui est plaisant. Je ne mettray pas ma Fille dans un Convent, si je veux?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empeschera?

TOINETTE.

Vous-mesme.

ARGAN.

Moy?

TOINETTE.

Oüy. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.

Je l'auray.

TOINETTE.

Vous vous mocquez.

ARGAN.

Je ne me mocque point.

TOINETTE.

La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme ou deux, des bras jettez au coû, un mon petit Papa mignon prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne sera rien.

TOINETTE.

Oüy, oüy.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordray point

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu je vous connoy; vous estes bon naturellement.

ARGAN.

Je ne suis point bon, et je suis meschant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monsieur; vous ne songez pas que vous estes malade.

ARGAN.

Je luy commande absolument de se preparer à prendre le Mary que je dis.

TOINETTE.

Et moy je luy défens absolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où est-ce donc que nous sommes? et quelle audace est-ce-là à une coquine de Servante, de parler de la sorte devant son Maistre?

TOINETTE.

Quand un Maistre ne songe pas à ce qu'il fait, une Servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN.

Ah Insolente! il faut que je t'assomme.

TOINETTE.

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent des-honorer.

ARGAN, *en colere, court apres elle au tour de sa table son baston à la main.*

Vien, vien, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE, *courant d'un bout à l'autre.*

Je m'interesse, comme je doy, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN.

Chienne!

TOINETTE.

Non, je ne consentiray jamais à ce mariage.

ARGAN.

Pendarde!

TOINETTE.

Je ne veux point qu'elle épouse vostre Thomas Dyafoirus.

ARGAN.

Carogne!

TOINETTE.

Et elle m'obeïra plûtost qu'à vous.

ARGAN, *à Angelique.*

Angelique, tu ne veux pas m'arrester cette Coquine-là?

ANGELIQUE.

Eh mon Pere, ne vous faites point malade.

ARGAN.

Si tu ne me l'arreste, je te donneray ma malediction.

TOINETTE.

Et moy je la des-heriteray, si elle vous obeït.

ARGAN *s'estend sur sa chaise.*

Ah, ah! je n'en puis plus. Voila pour me faire mourir.

SCENE VI.

BELINE, ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN.

ARGAN.

Ah ma Femme, approchez.

BELINE.

Qu'avez-vous, mon pauvre Mary?

ARGAN.

Venez-vous-en icy à mon secours.

BELINE.

Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit Fils?

ARGAN.

Ma Mie.

BELINE.

Mon Amy.

ARGAN.

On vient de me mettre en colere.

BELINE.

Helas pauvre petit Mary! Comment donc, mon Amy?

ARGAN.

Vostre coquine de Toinette est devenuë plus insolente que jamais.

BELINE.

Ne vous passionnez donc point.

ARGAN.

Elle m'a fait enrager, ma Mie.

BELINE.

Doucement, mon Fils.

ARGAN.

Elle a contrequarré une heure durant les choses que je veux faire.

BELINE.

La, la, tout-doux.

ARGAN.

Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BELINE.

C'est une Impertinente.

ARGAN.

Vous sçavez, mon Cœur, ce qui en est.

BELINE.

Oüy, mon Cœur, elle a tort.

ARGAN.

Ma Mour, cette Coquine-là me fera mourir.

BELINE.

Eh la la, la la.

ARGAN.

Elle est cause de toute la bile que je fais.

BELINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne sçay combien que je vous dis de me la chasser.

BELINE.

Mon Dieu, mon Fils, il n'y a point de Serviteurs et de Servantes qui n'ayent leurs defauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualitez à cause des bonnes. Celle-cy est adroite, soigneuse, diligente, et sur tout fidelle; et vous sçavez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les Gens que l'on prend. Holà, Toinette.

TOINETTE.

Madame.

BELINE.

Pourquoy donc est-ce que vous mettez mon Mary en colere?

TOINETTE.

Moy, Madame? Helas je ne sçay pas ce que vous me voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

ARGAN.

Ah! la Traîtresse!

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner sa Fille en mariage au Fils de Monsieur Dyafoirus : Je luy ay répondu que je trouvois le Party avantageux pour elle; mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un Convent.

BELINE.

Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARGAN.

Ah ma Mour, vous la croyez? C'est une Scelerate : Elle m'a dit cent insolences.

BELINE.

Hé bien je vous crois, mon Amy. La, remettez-vous. Ecoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon Mary, je vous mettray dehors. Çà, donnez-moy son Manteau fourré et des Oreillers, que je l'accommode dans sa Chaise. Vous voila je-ne-sçai comment. Enfoncez bien vostre Bonnet jusques sur vos oreilles. Il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah ma Mie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moy!

BELINE, *raccommodant les oreillers qui sont autour d'Argan.*

Levez-vous, que je mette cecy sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre costé. Mettons celui-ci derriere vostre dos, et cet autre-là pour soustenir vostre teste.

TOINETTE, *luy mettant un Oreiller sur la teste.*

Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN.

Ah Coquine ! tu veux m'étouffer.

BELINE.

Eh la, eh la. Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN.

Ah, ah, ah! Je n'en puis plus.

BELINE.

Pourquoy vous emporter ainsi? Elle a crû faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoissez-pas ma Mour, la malice de

la Pendarde. Ah ! Elle m'a mis tout hors de moy ; et il faudra plus de huit Medecines, et de douze Lavemens, pour reparer tout ceci.

BELINE.

La, la, mon petit Amy, appaisez-vous un peu.

ARGAN.

Ma Mie, vous estes toute ma consolation.

BELINE.

Pauvre petit Fils.

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoistre l'amour que vous me portez, je veux, mon Cœur, comme je vous ay dit, faire mon Testament.

BELINE.

Ah mon Amy, ne parlons point de cela, je vous prie, je ne sçaurois souffrir cette pensée ; et le seul mot de Testament me fait tressaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à vostre Notaire.

BELINE.

Le voici dans vostre Antichambre, et je l'ay fait venir tout exprés.

ARGAN.

Faites-le entrer ma Mour.

SCENE VII.

M. BONNEFOY, BELINE, ARGAN.

ARGAN.

Ah bonjour M. Bonnefoy, je veux faire mon Testament; et pour cela dites-moy, s'il vous plaist, comment je dois faire pour donner tout mon bien à ma Femme, et en frustrer mes Enfans.

M. BONNEFOY.

Monsieur; Vous ne pouvez rien donner à vôtre Femme par vostre Testament.

ARGAN.

Et par quelle raison?

M. BONNEFOY.

Parce que la Coustume y resiste; cela seroit bon par tout ailleurs et dans le pays de Droit écrit : mais à Paris et dans les Pays Coustumiers, cela ne se peut; tout avantage qu'Homme et Femme se peuvent faire reciproquement l'un à l'autre en faveur de mariage, n'est qu'un avantage indirect, et qu'un don mutuel entre vifs, encore faut-il qu'il n'y ait point d'Enfans d'eux ou de l'un d'iceux avant le decés du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une Coustume bien impertinente, de dire qu'un Mary ne puisse rien donner à une Femme qui l'aime, et qui prend tant soin de luy. J'ay envie de consulter mon Advocat, pour voir ce qu'il y a à faire pour cela.

M. BONNEFOY.

Ce n'est pas aux Advocats à qui il faut s'adresser, ce sont gens fort scrupuleux sur cette matiere, qui ne sçavent pas disposer en fraude de la Loy, et qui sont ignorans des tours de la conscience, c'est nostre affaire à nous autres, et je suis venu à bout de bien plus grandes difficultez ; il vous faut pour cela auparavant que de mourir donner à vostre femme tout vostre argent comptant, et des billets payables au Porteur, si vous en avez : Il vous faut outre ce, contracter quantité de bonnes Obligations sous-main avec de vos intimes amis, qui apres vôtre mort les remettront entre les mains de vostre femme sans luy rien demander, qui prendra ensuite le soin de s'en faire payer.

ARGAN.

Vrayment, Monsieur, ma femme m'avoit bien dit que vous estiez un fort habile et fort honneste homme. J'ay, mon Cœur, vingt mille francs dans le petit coffret de mon alcove en argent comptant, dont je vous donneray la clef, et deux billets payables au Porteur, l'un de six mille livres, et l'autre de quatre, qui me sont deuës ; le premier par Monsieur Damon, et l'autre par Monsieur Gerante, que je vous mettray entre les mains.

BELINE *feignant de pleurer.*

Ne me parlez point de cela, je vous prie, vous me faites mourir de frayeur... *Elle se ravise et luy dit* : Combien dites-vous qu'il y a d'argent comptant dans vostre alcove?

ARGAN.

Vingt mille francs, mon Cœur.

BELINE.

Tous les biens de ce monde ne me sont rien en comparaison de vous... De combien sont les deux billets?

ARGAN.

L'un de six, et l'autre de quatre mille livres.

BELINE.

Ah, mon Fils la seule pensée de vous quitter me met au desespoir, vous mort je ne veux plus rester au monde : ah, ah.

M. BONNEFOY.

Pourquoy pleurer, Madame? les larmes sont hors de saison, et les choses, graces à Dieu, n'en sont pas encore là.

BELINE.

Ah Monsieur Bonnefoy, vous ne sçavez pas ce que c'est qu'estre toûjours separée d'un Mary que l'on aime tendrement.

ARGAN.

Ce qui me fasche le plus, ma Mie, auparavant de mourir, c'est de n'avoir point eu d'enfans de vous; Monsieur Purgon m'avoit promis qu'il m'en feroit faire un.

M. BONNEFOY.

Voulez-vous que nous procedions au Testament?

ARGAN.

Oüy, mais nous serons mieux dans mon petit cabinet qui est icy prés ; Allons-y Monsieur ; soûtenez-moy, ma Mour.

BELINE.

Allons, pauvre petit Mary.

SCENE VIII.

TOINETTE, ANGELIQUE.

TOINETTE.

Entrez, entrez, ils ne sont plus icy : j'ay une inquietude prodigieuse; j'ay veu un Notaire avec eux, et ay entendu parler de Testament; vostre belle-Mere ne s'endort point, et veut sans doute profiter de la colere où vous avez tantost mis vostre Pere; elle aura pris ce temps pour nuire à vos interests.

ANGELIQUE.

Qu'il dispose de tout mon bien en faveur de qui il luy plaira, pourvû qu'il ne dispose pas de mon cœur; qu'il ne me contraigne point d'accepter pour Espoux celuy dont il m'a parlé, je me soucie fort peu du reste, qu'il en fasse ce qu'il voudra.

TOINETTE.

Vostre belle Mere tasche par toutes sortes de promesses de m'attirer dans son party; mais elle a beau faire, elle n'y reûssira jamais, et je me suis toujours trouvé de l'inclination à vous rendre service; cependant comme il nous est necessaire dans la conjoncture presente de sçavoir ce qui se passe, afin de mieux prendre nos mesures, et de mieux venir

à bout de nostre dessein, j'ay envie de luy faire croire par de feintes complaisances que je suis entierement dans ses interests ; l'envie qu'elle a que j'y sois, ne manquera pas de la faire donner dans le panneau, c'est un seur moyen pour découvrir ses intrigues, et cela nous servira de beaucoup.

ANGELIQUE.

Mais comment faire pour rompre ce coup terrible dont je suis menacée?

TOINETTE.

Il faut en premier lieu advertir Cleante du dessein de vostre pere, et le charger de s'acquitter au plûtost de la parole qu'il vous a donnée; il n'y a point de temps à perdre, il faut qu'il se détermine.

ANGELIQUE.

As-tu quelqu'un propre à faire ce message?

TOINETTE.

Il est assez difficile, et je ne trouve personne plus propre à s'en acquitter que le vieux Usurier Polichinelle mon Amant, il men coûtera pour cela quelques faveurs, et quelques baisers que je veux bien dépenser pour vous; Allez, reposez-vous sur moy, dormez seulement en repos, il est tard, je crains qu'on n'ait affaire de moy; j'entens qu'on m'appelle, retirez-vous; adieu bon soir, je vais songer à vous.

Fin du premier Acte.

Le Theatre change et represente une Ville.

PREMIER INTERMEDE

POlichinelle dans la nuit vient pour donner une Serenade à sa Maistresse. Il est interrompu d'abord par des Violons, contre lesquels il se met en colere, et ensuite par le Guet composé de Musiciens et de Dançeurs.

POLICHINELLE

O Amour, amour, amour, amour! pauvre Polichinelle, quelle Diable de fantaisie t'es-tu allé mettre dans la cervelle? A quoy t'amuses-tu, miserable insensé que tu es? Tu quittes le soin de ton negoce, et tu laisses aller tes affaires à l'abandon. Tu ne mange plus, tu ne bois presque plus, tu pers le repos de la nuit, et tout cela pour qui? Pour une Dragonne; franche Dragonne; une Diablesse qui te rembarre, et se moque de tout ce que tu peux luy dire. Mais il n'y a point à raisonner là-dessus : Tu le veux, amour; il faut estre fou comme beaucoup d'autres. Cela n'est pas le mieux du monde à un homme de mon âge : mais qu'y faire? on n'est pas sage quand on veut, et les vieilles cervelles se démontent comme les jeunes.

Je viens voir si je ne pourray point adoucir ma tigresse par une Serenade. Il n'y a rien par fois qui soit si touchant qu'un Amant qui vient chanter ses

doleances aux gons et aux verroux de la porte de sa Maistresse. Voicy dequoy accompagner ma voix. O nuit, ô chere nuit, porte mes plaintes amoureuses jusques dans le lit de mon Inflexible.]

Il chante ces paroles.

Notte e dì v' amo' e v' adoro
Cerco' un si per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò
Bell' ingrata io morirò.

Fra la speranza
S'affige' il cuore,
In lontananza
Consuma l'hore;
Si dolce' inganno
Che mi figura
Breve l'affanno,
Ahi troppo dura,
Cosi per tropp' amar languisco e muoro
Notte' e dì v' amo' e v' adoro,
Cerco' un si per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò
Bell' ingrata io morirò.

Se non dormite,
Al men pensate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate;
Deh almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto:
Vostra pietà mi scemera' il martoro
Notte' e di v' amo' e v' adoro;
Cerco' un si per mio ristoro,
Mà se voi dite di nò
Bell' ingrata io morirò.

Une vieille se presente à la fenestre, et repond au Seignor Polichinelle en se mocquant de luy.

ZErbinetti ch' ogn'hor confinti sguardi,
Mentiti desiri,
Fallaci sospiri,
Accenti Buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah che non m'ingannate.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non si trova
Costanza ne fede;
Oh quanto è pazza colei che vi crede.

Quei sguardi languidi
Non m'innamorano,
Quei sospir fervidi
Più non m'inflammano
Vel giuro' a fé.
Zerbino misero,
Del vostro piangere
Il mio cor libero
Vuol sempre ridere
Credet'à mè
Che gia sò per prova,
Ch'in voi non si trova
Costanza ne fede;
Oh quanto è pazza colei che vi crede.

Violons.

POLICHINELLE.

Quelle impertinente harmonie vient interro icy ma voix?

Violons.

POLICHINELLE.

Paix-là, taisez-vous, Violons. Laissez-moy plaindre à mon ayse des cruautez de mon In rable.

Violons.

POLICHINELLE.

Taisez-vous, vous dis-je. C'est moy qui chanter.

Violons.

POLICHINELLE.

Paix-donc.

Violons.

POLICHINELLE.

Oüais!

Violons.

POLICHINELLE.

Ahy.

Violons.

POLICHINELLE.

Est-ce pour rire?

Violons.

POLICHINELLE.

Ah que de bruit!

Violons.

POLICHINELLE.

Le Diable vous emporte.

Violons.

POLICHINELLE.

J'enrage.

Violons.

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas? Ah Dieu soit loüé.

Violons.

POLICHINELLE.

Encore?

Violons.

POLICHINELLE.

Peste des Violons.

Violons.

POLICHINELLE.

La sotte Musique que voilà!

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

La, la, la, la, la, la.

Violons.

POLICHINELLE.

Par ma foy cela me divertit. Poursuivez, Messieurs les Violons, vous me ferez plaisir. Allons donc, continuez. Je vous en prie. Voilà le moyen de les faire taire. La Musique est accoustumée à ne point faire ce qu'on veut. Ho sus à nous. Avant que de chanter il faut que je prélude un peu, et joué quelque piece, afin de mieux prendre mon ton. Plan,

plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps fascheux pour mettre un Luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plan. J'entens du bruit. Mettons mon Luth contre la porte.

ARCHERS, passant dans la ruë accourent au bruit qu'ils entendent, et demandent :

Qui va-là, qui va-là?

POLICHINELLE, tout bas.

Qui diable est-ce là? est-ce que c'est la mode de parler en Musique?

ARCHERS.

Qui va-là, qui va-là, qui va-là?

POLICHINELLE, épouventé.

Moy, moy, moy.

ARCHERS.

Qui va-là, qui va-là? vous dis-je.

POLICHINELLE.

Moy, moy, vous dis-je.

ARCHERS.

Et qui toy, et qui toy?

POLICHINELLE.

Moy, moy, moy, moy, moy, moy.

ARCHERS.

Dy ton nom, dy ton nom, sans davantage attendre.

POLICHINELLE, feignant d'estre bien hardy.

Mon nom est, va te faire pendre.

ARCHERS.

Icy camarades, icy.
Saisissons l'insolent qui nous répond ainsi.

ENTRE'E DE BALLET.

Tout le Guet vient qui cherche Polichinelle d[illegible] la nuit.

Violons et Danseurs.

POLICHINELLE.

Qui va-là ?

Violons et Danseurs.

POLICHINELLE.

Qui sont les coquins que j'entens?

Violons et danseurs.

POLICHINELLE.

Euh?

Violons et Danseurs.

POLICHINELLE.

Holà mes laquais, mes gens.

Violons et Danseurs.

POLICHINELLE.

Par la mort.

Violons et Danseurs.

POLICHINELLE.

Par la sang.

Violons et Danseurs.

POLICHINELLE.

J'en jetteray par terre.

Violons et Danseurs.

POLICHINELLE.

Champagne, Poitevin, Picard, Basque, Breton.

Violons et Danseurs.

POLICHINELLE.

Donnez-moy mon Mousqueton.

Violons et Danseurs.

POLICHINELLE tire un coup de Pistolet.

Pouë.

Ils tombent tous et s'enfuyent.

POLICHINELLE, en se mocquant.

Ah, ah, ah, ah, comme je leur ay donné l'épouvante. Voilà de sottes gens d'avoir peur de moy qui ay peur des autres. Ma foy il n'est que de jouër d'adresse en ce monde. Si je n'avois tranché du grand Seigneur, et n'avois fait le brave, ils n'auroient pas manqué de me haper : Ah, ah, ah.

Les Archers se rapprochent, et ayant entendu ce qu'il disoit, ils le saisissent au collet.

ARCHERS.

Nous le tenons, à nous Camarades, à nous, Depeschez, de la lumiere.

BALLET.

Tout le Guet vient avec des lanternes.

ARCHERS.

Ah traistre, ah fripon, c'est donc vous,

Faquin, maraut, pendart, impudent, temeraire,
Insolent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous osez nous faire peur?

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'estois yvre.

ARCHERS.

Non, non, point de raison,
Il faut vous apprendre à vivre,
En prison viste, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs je ne suis point voleur.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Je suis un Bourgeois de la Ville.

ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Qu'ay-je fait?

ARCHERS.

En prison viste, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs laissez-moy aller.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Eh!

ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs....

ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaist.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du Ciel.

ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Misericorde.

ARCHERS.

Non, non, non, point de raison,
Il faut vous apprendre à vivre,
En prison viste, en prison.

POLICHINELLE.

Eh, n'est-il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos ames?

ARCHERS.

Il est aisé de nous toucher,
Et nous sommes humains plus qu'on ne sçauroit croire,
Donnez-nous doucement six pistoles pour boire ;
Nous allons vous lâcher.

POLICHINELLE.

Helas, Messieurs, je vous assure que je n'ay pas un sol sur moy.

ARCHERS.

Au deffaut de six pistoles,
Choisissez donc sans façon
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'est une necessité, et qu'il faille en passer par là, je choisis les croquignoles.

ARCHERS.

Allons, preparez-vous,
Et comptez bien les coups.

BALLET.

Les Archers Danseurs luy donnent des croquignoles en cadence.

POLICHINELLE.

Un et deux. Trois et quatre. Cinq et six. Sept et huit. Neuf et dix. Onze et douze et treize, et quatorze et quinze.

ARCHERS.

Ah! ah! vous en voulez passer ;
Allons, c'est à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah, Messieurs, ma pauvre teste n'en peut plus, et vous venez de me la rendre comme une pomme cuite. J'ayme mieux encore les coups de bâtons que de recommencer.

ARCHERS.

Soit, puisque le bâton est pour vous plus charmant,
Vous aurez contentement.

BALLET.

Les Archers Danseurs luy donnent des coups de bâtons en cadence.

POLICHINELLE.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, ah, ah, ah, je n'y sçaurois plus resister. Tenez, Messieurs, voilà six pistoles que je vous donne.

ARCHERS.

Ah l'honneste homme! ah l'ame noble et belle!
Adieu Seigneur, adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Messieurs, je vous donne le bon-soir.

ARCHERS.

Adieu Seigneur, adieu Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Vostre serviteur.

ARCHERS.

Adieu Seigneur, adieu Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Tres-humble valet.

ARCHERS.

Adieu Seigneur, adieu Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Jusqu'au revoir.

BALLET.

Ils dansent tous en réjoüissance de l'argent qu'ils ont receu.

Le Theatre change, et represente encore une Chambre.

ACTE SECOND

SCENE PREMIERE

TOINETTE, CLEANTE.

TOINETTE.

Que demandez-vous, Monsieur?

CLEANTE.

Ce que je demande?

TOINETTE.

Ah, ah c'est vous! Quelle surprise! Que venez-vous faire ceans?

CLEANTE.

Sçavoir ma Destinée; parler à l'aimable Angelique; consulter les sentimens de son cœur, et luy demander ses resolutions sur ce mariage fatal, dont on m'a averty.

TOINETTE.

Oüy; mais on ne parle pas comme cela de but en blanc à Angelique. Il y faut des mysteres, et l'on vous a dit l'étroite garde où elle est retenuë : Qu'on ne la laisse ni sortir, ni parler à personne, et que

ce ne fut que la curiosité d'une vieille Tante
nous fit accorder la liberté d'aller à cette Come
qui donna lieu à la naissance de vostre passion
nous nous sommes bien gardez de parler de c
avanture.

CLEANTE.

Aussi ne viens-je pas icy comme Cleante, et s
l'apparence de son Amant; mais comme amy
son Maistre de Musique, dont j'ay obtenu le p
voir de dire qu'il m'envoye à sa place.

TOINETTE.

Voicy son Pere. Retirez-vous un peu, et me l
sez luy dire que vous estes là.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE, CLEANTE.

ARGAN.

Monsieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma Chambre douze allées et venuës; mais j'ay oublié à luy demander si c'est en long ou en large.

TOINETTE.

Monsieur, voila un...

ARGAN.

Parle bas, Pendarde, tu viens m'ébranler tout le cerveau, et tu ne songes pas qu'il ne faut point parler si haut à des malades.

TOINETTE.

Je voulois vous dire, Monsieur....

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monsieur....

ARGAN.

Eh?

TOINETTE.

Je vous dis que....

ARGAN.

Qu'est-ce que tu dis?

TOINETTE.

Je dis que voila un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

TOINETTE.

Ne parlez pas si haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monsieur.

CLEANTE.

Monsieur, je suis ravy de vous trouver debout, et de voir que vous-vous portez mieux.

TOINETTE, *feignant d'estre en colere.*

Comment qu'il se porte mieux? cela est faux, Monsieur se porte toûjours mal.

CLEANTE.

J'ay ouy dire que Monsieur estoit mieux, et je luy trouve bon visage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec vostre bon visage? Monsieur l'a fort mauvais, et ce sont des impertinens qui vous ont dit qu'il estoit mieux, il ne s'est jamais si mal porté.

ARGAN.

Elle a raison.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange et boit tout comme les autres : mais cela n'empesche pas qu'il ne soit fort malade.

ARGAN.

Cela est vray.

CLEANTE.

Monsieur, j'en suis au desespoir. Je viens de la part du Maistre à chanter de Mademoiselle vostre Fille ; Il s'est veu obligé d'aller à la campagne pour quelques jours ; et comme son amy intime, il m'envoye à sa place pour luy continuer ses leçons, de peur qu'en les interrompant, elle ne vinst à oublier ce qu'elle sçait déja.

ARGAN.

Fort bien. Appellez Angelique.

TOINETTE.

Je croy, Monsieur, qu'il sera mieux de mener Monsieur à sa Chambre.

ARGAN.

Non, faites-la venir.

TOINETTE.

Il ne pourra luy donner leçon comme il faut, s'ils ne sont en particulier.

ARGAN.

Si-fait, si-fait.

TOINETTE.

Monsieur, cela ne fera que vous étourdir, et il ne faut rien pour vous émouvoir en l'estat où vous estes.

ARGAN.

Point, point, j'aime la Musique, et je seray bien-aise de... Ah la voicy. Allez-vous-en voir, vous, si ma Femme est habillée.

SCENE III.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE.

ARGAN.

Venez, ma Fille, vostre Maistre de Musique est allé aux champs, et voilà une personne qu'il envoye à sa place pour vous montrer.

ANGELIQUE.

Ah Ciel!

ARGAN.

Qu'est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGELIQUE.

C'est....

ARGAN.

Quoy? qui vous émeut de la sorte?

ANGELIQUE.

C'est, mon Pere, une avanture surprenante qui se rencontre icy.

ARGAN.

Comment?

ANGELIQUE.

J'ay songé cette nuit que j'estois dans le plus grand embarras du monde, et qu'une personne faite tout comme Monsieur s'est presentée à moy à qui

j'ay demandé secours, et qui m'est venu tirer de la peine où j'estois, et ma surprise a esté grande de voir inopinément en arrivant icy, ce que j'ay eu dans l'idée toute la nuit.

CLEANTE.

Ce n'est pas estre mal-heureux que d'occuper vostre pensée soit en dormant soit en veillant, et mon bon-heur seroit grand sans doute, si vous estiez dans quelque peine dont vous me jugeassiez assez digne de vous tirer; et il n'y a rien que je ne fisse pour....

SCENE IV.

TOINETTE, CLEANTE ANGELIQUE, ARGAN.

TOINETTE *par dérision.*

Ma foy, Monsieur, je suis pour vous mainte: et je me dedis de tout ce que je disois hier. Monsieur Dyafoirus le Pere, et Monsieur Dyaf le Fils qui viennent vous rendre visite. Que serez bien engendré ! Vous allez voir le garç mieux fait du monde, et le plus spirituel; Il n' que deux mots qui m'ont ravie, et vostre Fil estre charmée de luy.

ARGAN *à Cleante qui de vouloir s'en aller.*

Ne vous en allez point, Monsieur; c'est q marie ma Fille, et voila qu'on luy amene son tendu mary, qu'elle n'a point encore veu.

CLEANTE.

C'est m'honorer beaucoup, Monsieur, de vo que je sois témoin d'une entreveuë si agreable

ARGAN.

C'est le Fils d'un habile Medecin, et le ma se fera dans quatre jours.

CLEANTE.

Fort bien.

ARGAN.

Mandez le un peu à son Maistre de Musique, afin qu'il se trouve à la Nopce.

CLEANTE.

Je n'y manqueray pas.

ARGAN.

Je vous y prie aussi.

CLEANTE.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons qu'on se range, les voici.

SCENE V.

M. DYAFOIRUS, THOMAS DYAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

ARGAN *coiffé d'un bonnet de nuit, y met la main sans l'oster.*

Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma teste. Vous estes du métier; vous sçavez les consequences.

M. DYAFOIRUS.

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

ARGAN.

Je reçois, Monsieur....

M. DYAFOIRUS. *Ils parlent tous deux en mesme temps, s'interrompent et confondent.*

Nous venons icy, Monsieur....

ARGAN.

Avec beaucoup de joye,

M. DYAFOIRUS.

Mon Fils Thomas et moy,

ARGAN.

L'honneur que vous me faites :

M. DYAFOIRUS.

Vous témoigner, Monsieur,

ARGAN.

Et j'aurois souhaité

M. DYAFOIRUS.

Le ravissement où nous sommes,

ARGAN.

De pouvoir aller chez vous

M. DYAFOIRUS.

De la grace que vous nous faites

ARGAN.

Pour vous en assurer :

M. DYAFOIRUS.

De vouloir bien nous recevoir

ARGAN.

Mais vous sçavez, Monsieur,

M. DYAFOIRUS.

Dans l'honneur, Monsieur,

ARGAN.

Ce que c'est qu'un pauvre malade

M. DYAFOIRUS.

De vostre alliance;

ARGAN.

Qui ne peut faire autre chose,

M. DYAFOIRUS.

Et vous asseurer,

ARGAN.

Que de vous dire icy,

M. DYAFOIRUS.

Que dans les choses qui dépendront de nostre mestier,

ARGAN.

Qu'il cherchera toutes les occasions

M. DYAFOIRUS.

De mesme qu'en toute autre,

ARGAN.

De vous faire connoistre, Monsieur,

M. DYAFOIRUS.

Nous serons toûjours prests, Monsieur,

ARGAN.

Qu'il est tout à vostre service.

M. DYAFOIRUS.

A vous témoigner nostre zele. *Il se tourne vers son fils, et luy dit :* Allons, Thomas, avancez, faites vos complimens.

T. DYAFOIRUS. *C'est un grand Benais nouvellement sorty des escoles qui fait toutes les choses de mauvaise grace et à contre-temps.*

N'est-ce pas par le Pere qu'il convient commencer?

M. DYAFOIRUS.

Oûy.

T. DYAFOIRUS.

Monsieur, je viens saluer, reconnoistre, cherir, et reverer en vous un second Pere : mais un second Pere auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choisi. Il m'a receu par necessité; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de luy est un ouvrage de son corps; mais ce

que je tiens de vous est un ouvrage de vostre volonté; Et d'autant plus que les facultez spirituellez sont au dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens precieuse cette future Filiation, dont je viens aujourd'huy vous rendre par avance les tres-humbles, et tres-respectueux hommages.

TOINETTE.

Vive les Colleges d'où l'on sort si habile homme.

T. DYAFOIRUS.

Cela a-t-il bien esté, mon Pere?

M. DYAFOIRUS.

Optimé.

ARGAN, *à Angelique.*

Allons, saluez Monsieur.

T. DYAFOIRUS.

Baiseray-je?

M. DYAFOIRUS.

Oüy, oüy.

T. DYAFOIRUS, *à Angelique.*

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concedé le nom de belle Mere, puisque l'on....

ARGAN.

Ce n'est pas ma Femme, c'est ma Fille à qui vous parlez.

T. DYAFOIRUS.

Où donc est-elle?

ARGAN.

Elle va venir.

T. DYAFOIRUS.

Attendray-je, mon Pere, qu'elle soit venuë?

M. DYAFOIRUS.

Faites toûjours le compliment de Mademoiselle.

T. DYAFOIRUS.

Mademoiselle, ne plus ne moins que la Statûe de Memnon rendoit un son harmonieux lors qu'elle venoit à estre éclairée des rayons du Soleil, tout de mesme me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du Soleil de vos beautez; et comme les Naturalistes remarquent que la Fleur nommée Heliotrope tourne sans cesse vers cet Astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toûjours vers les Astres resplendissans de vos yeux adorables, ainsi que vers son pole unique. Souffrez-donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'huy à l'Autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire, et n'ambitionne autre gloire que d'estre toute sa vie, Mademoiselle, vostre tres-humble, tres-obeîssant, et tres-fidelle serviteur, et mary.

TOINETTE *en le raillant.*

Voilà ce que c'est que d'estudier, on apprend à dire de belles choses.

ARGAN.

Eh? que dites-vous de cela?

CLEANTE.

Que Monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon Medecin, qu'il est bon Orateur, il y aura plaisir à estre de ses malades.

TOINETTE.

Asseurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures, qu'il fait de beaux discours.

ARGAN.

Allons viste ma Chaise, et des Sieges à tout le monde. Mettez-vous-là, ma Fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur vostre Fils, et je vous trouve bien-heureux de vous voir un Garçon comme cela.

M. DYAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas par ce que je suis son pere, mais je puis dire que j'ay sujet d'estre content de luy, et que tous ceux qui le voyent en parlent comme d'un Garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ny ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par-là que j'ay toûjours bien auguré de sa judiciaire qualité requise pour l'exercice de nostre Art. Lors qu'il estoit petit, il n'a jamais esté ce qu'on appelle miévre et éveillé. On le voyoit toûjours doux, paisible, et taciturne; ne disant jamais mot, et ne joûant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme Enfantins. On eut toutes les peines du monde à luy apprendre à lire, et il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon, disois-je en moy-mesme, les Arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre, bien plus mal-aisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps, et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir. Lors que je l'envoyay au College il trouva de la peine; mais il se roidissoit contre les difficultez, et ses Regens se loûoient toûjours à moy de son assiduité, et de son travail. Enfin, à force de

battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses Licences, et je puis dire sans vanité que depuis deux ans qu'il est sur les Bancs, il n'y a point de Candidat qui ait fait plus de bruit que luy dans toutes les disputes de nostre Ecole; il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'Acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la Logique; mais sur toute chose, ce qui me plaist en luy, et en quoy il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux Opinions de nos Anciens; et que jamais il n'a voulu comprendre ny écouter les raisons et les experiences des pretenduës découvertes de nostre Siecle, touchant la Circulation du sang et autres opinions de mesme forme.

T. DYAFOIRUS. *Il tire une These de sa poche qu'il presente à Angelique.*

J'ay contre les Circulateurs soûtenu une These qu'avec la permission de Monsieur j'ose presenter à Mademoiselle, comme un hommage que je luy dois des prémices de mon esprit.

ANGELIQUE.

Monsieur, c'est pour moy un meuble inutile, et je ne me connois pas à ces choses-là.

TOINETTE.

Donnez, donnez, elle est toûjours bonne à prendre pour l'Image, cela servira à parer noſtre chambre.

T. DYAFOIRUS.

Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours pour vous divertir, la Dissection d'une Femme surquoy je dois raisonner.

TOINETTE.

Le divertissement sera agreable. Il y en a qui donnent la Comedie à leurs Maîtresses; mais donner une Dissection est quelque chose de plus galand.

M. DYAFOIRUS.

Au reste; pour ce qui est des qualitez requises pour le mariage et la propagation, je vous assure que selon les regles de nos Docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter. Qu'il possede en un degré loüable la vertu prolifique, et qu'il est du temperament qu'il faut pour engendrer et procréer des Enfans bien conditionnez.

ARGAN.

N'est-ce pas vostre intention, Monsieur, de le pousser à la Cour, et d'y ménager pour luy une Charge de Medecin?

M. DYAFOIRUS.

A vous en parler franchement, nostre Mestier aupres des Grands ne m'a jamais paru agreable, et j'ay toûjours trouvé qu'il valoit mieux pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode; vous n'avez à répondre de vos actions à personne, et pourvû que l'on suive le courant des regles de l'Art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver, Mais ce qu'il y a de fâcheux aupres des Grands, c'est que quand ils viennent à estre ma-

lades, ils veulent absolument que leurs Medecins les guerissent.

TOINETTE.

Cela est plaisant, et ils sont bien impertinens de vouloir que vous autres Messieurs vous les guerissiez. Vous n'estes point auprés d'eux pour cela. Vous n'y estes que pour recevoir vos pensions et leur ordonner des Remedes, c'est à eux à guerir s'ils peuvent..

M. DYAFOIRUS.

Cela est vray; On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN, *à Cleante.*

Monsieur, faites un peu chanter ma Fille devant la Compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monsieur, et il m'est venu en pensée, pour divertir la Compagnie, de chanter avec Mademoiselle une Scene d'un petit Opera qu'on a fait depuis peu. Tenez: voila vostre partie.

ANGELIQUE.

Moy?

CLEANTE.

Ne vous défendez point, s'il vous plaist, et me laissez vous faire comprendre ce que c'est que la Scene que nous devons chanter. Je n'ay pas une voix à chanter; mais il suffit que je me fasse entendre, et l'on aura la bonté de m'excuser par la necessité où je me trouve de faire chanter Mademoiselle.

ARGAN.

Les Vers en sont-ils beaux?

CLEANTE.

C'est proprement icy un petit Opera impromptu; et vous n'allez entendre chanter, que de la Prose cadencée, ou des manieres de Vers libres, tels que la passion et la necessité peuvent faire trouver à deux personnes qui disent les choses d'eux-mesmes, et parlent sur le champ.

ARGAN.

Fort bien. Ecoutons.

CLEANTE *sous le nom d'un Berger, explique à sa Maistresse son amour depuis leur rencontre; et ensuite ils s'expliquent leurs pensées l'un à l'autre en chantant.*

Voicy le sujet de la Scene. Un Berger estoit attentif aux beautez d'un Spectacle qui ne faisoit que de commencer, lors qu'il fut tiré de son attention par un bruit qu'il entendit à ses côtez. Il se retourne, et voit un brutal, qui de paroles insolentes mal-traitoit une Bergere. D'abord il prend les interests d'un sexe à qui tous les hommes doivent hommage; et apres avoir donné au brutal le châtiment de son insolence, il vient à la Bergere, et voit une jeune personne qui des deux plus beaux yeux qu'il eust jamais veus, versoit des larmes, qu'il trouva les plus belles du monde. Helas! dit-il en luy-mesme, est-on capable d'outrager une personne si aimable? Et quel inhumain, quel barbare ne seroit touché par de telles larmes? Il prend soin de les arrester, ces larmes qu'il trouve si belles, et l'aimable Bergere prend soin en mesme temps de le remercier de son leger service; mais d'une maniere si charmante, si tendre, et si passionnée que

le Berger n'y peut resister : chaque mot, et cha
regard, est un trait plein de flâme, dont son c
se sent penetré. Est-il, disoit-il, quelque chose
puisse meriter les aimables paroles d'un tel rem
ciment? Et que ne voudroit-on pas faire, à q
services, à quels dangers ne seroit-on pas rav
courir pour s'attirer un seul moment des t
chantes douceurs d'une ame si reconnoissante? T
le Spectacle passe sans qu'il y donne aucune att
tion; mais il se plaint qu'il est trop court, pa
qu'en finissant il le separe de son adorable Berg
et de cette premiere veüe, de ce premier mon
il emporte chez luy tout ce qu'un amour de p
sieurs années peut avoir de plus violent. Le v
aussi-tost à sentir tous les maux de l'absence, e
est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu v
Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner c
veüe, dont il conserve nuit et jour une si ch
idée, mais la grande contrainte où l'on tient sa B
gere luy en oste tous les moyens. La violence
sa passion le fait resoudre à demander en mar
l'adorable Beauté sans laquelle il ne peut plus vi
et il en obtient d'elle la permission par un B
qu'il a l'adresse de luy faire tenir. Mais dan
mesme temps on l'avertit que le Pere de cette B
a conclu son mariage avec un autre, et que tou
dispose pour en celebrer la Ceremonie. Jugez qu
atteinte cruelle au cœur de ce triste Berger. Le
la accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut so
frir l'effroyable Idée de voir tout ce qu'il aime e
les bras d'un autre, et son amour au desespoir
fait trouver moyen de s'introduire dans la maiso

sa Bergere, pour apprendre ses sentimens, et sçavoir d'elle la Destinée à laquelle il doit se resoudre. Il y rencontre les apprests de tout ce qu'il craint. Il y voit venir l'indigne Rival que le caprice d'un Pere oppose aux tendresses de son amour. Il le voit Triomphant, ce Rival ridicule, auprés de l'aimable Bergere; ainsi qu'auprés d'une conqueste qui luy est assurée, et cette veüe le remplit d'une colere dont il a peine à se rendre le maistre. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore, et son respect, et la presence de son Pere, l'empeschent de luy rien dire que des yeux : mais enfin il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à luy parler ainsi.

Belle Philis; c'est trop, c'est trop souffrir,
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées;
Apprenez moy ma Destinée,
Faut-il vivre? faut-il mourir?

ANGELIQUE.

Vous me voyez, Tircis, triste et melancolique
Aux apprests de l'Hymen dont vous vous allarmez,
Je leve au Ciel les yeux, je vous regarde, je soûpire;
C'est vous en dire assez.

ARGAN.

Oüais, je ne croyois pas que ma Fille fust si habile que de chanter ainsi à Livre ouvert sans hesiter.

CLEANTE.

Helas, belle Philis,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis
Eust assez de bon-heur
Pour avoir quelque place dans vostre cœur?

ANGELIQUE.

Je ne m'en défends point dans cette peine extrême :
Oüy, Tircis, je vous ayme.

CLEANTE.

O parole pleine d'appas!
Ay-je bien entendu? helas
Redites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGELIQUE.

Oüy, Tyrcis, je vous ayme.

CLEANTE.

De grace encor Philis.

ANGELIQUE.

Je vous ayme.

CLEANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en lassez pas.

ANGELIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oüy, Tyrcis, je vous aime.

CLEANTE.

Dieux, Rois, qui sous vos pieds regardez tout le monde
Pouvez-vous comparer vostre bon-heur au mien?
Mais, Philis, une pensée
Vient troubler ce doux transport,
Un Rival, un Rival....

ANGELIQUE.

Ah! je le hay plus que la mort,
Et sa presence ainsi qu'à vous
M'est un cruel supplice.

CLEANTE.

Mais un Pere à ses veux vous veut assujettir.

ANGELIQUE.

Plûtost, plûtost mourir

Que de jamais y consentir :
Plûtost, plûtost mourir, plûtost mourir.

ARGAN.

Et que dit le Pere à tout cela ?

CLEANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN *en colere.*

Voilà un sot Pere que ce Pere-la, de souffrir toutes ces sottises-là, sans rien dire.

CLEANTE.

Ah mon amour...

ARGAN.

Non, non, en voila assez, cette Comedie-là est de fort mauvais exemple. Le Berger Tircis est un impertinent, et la Bergere Philis une impudente de parler de la sorte devant son Pere. Montrez-moy ce papier. Ha ha : Où sont donc les paroles que vous avez dites ? Il n'y a là que de la Musique écrite.

CLEANTE.

Est-ce que vous ne sçavez pas, Monsieur, qu'on a trouvé depuis peu l'invention d'écrire les paroles avec les notes-mesmes ?

ARGAN.

Fort bien. Je suis vostre serviteur, Monsieur, jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passez de vostre impertinent d'Opera.

CLEANTE.

J'ay creu vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah voicy ma Femme.

SCENE VI.

BELINE, ARGAN, TOINETTE, ANGELIQUE, M. DYAFOIRUS, THOMAS DYAFOIRUS.

ARGAN.

Ma Mour, voilà le Fils de M. Dyafoirus.

T. DYAFOIRUS *commence le recit d'un Compliment qu'il avoit estudié, mais la memoire luy manquant il ne peut le continuer.*

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concedé le nom de Belle-mere, puisque l'on voit sur vôstre visage...

BELINE.

Monsieur, je suis ravie d'estre venuë icy à propos pour avoir l'honneur de vous voir.

T. DYAFOIRUS.

Puisque l'on voit sur vostre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma periode, et cela m'a troublé la memoire.

M. DYAFOIRUS.

Thomas, reservez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, ma Mie, que vous eussiez esté icy tantost.

TOINETTE.

Ah, Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point esté au second Pere, à la Statuë de Memnon, et à la Fleur nommée Heliotrope.

ARGAN.

Allons, ma Fille, touchez dans la main de Monsieur, et luy donnez vostre Foy comme à vostre Mary.

ANGELIQUE.

Mon Pere.

ARGAN.

Hé bien, mon Pere. Qu'est-ce que cela veut dire?

ANGELIQUE.

De grace ne precipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoître, et de voir naistre en nous l'un pour l'autre cette inclination si necessaire à composer une union parfaite.

T. DYAFOIRUS.

Quant à moy, Mademoiselle, elle est déja toute née en moy; et je n'ay pas besoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous estes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de mesme de moy, et je vous avouë que vôtre merite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon ame.

ARGAN.

Ho bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariez ensemble.

ANGELIQUE.

Eh mon Pere, donnez-moy du temps, je vous prie, le Mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais

soûmettre un cœur par force ; et si Monsieur est honneste-homme, il ne doit point vouloir accepter une personne, qui seroit à luy par contrainte.

T DYAFOIRUS.

Nego consequentiam, Mademoiselle; et je puis estre honneste homme, et vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur vostre Pere.

ANGELIQUE.

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

T. DYAFOIRUS.

Nous lisons des Anciens, Mademoiselle, que leur coustume estoit d'enlever par force de la maison des Peres les Filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblast pas que ce fust de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

Les Anciens, Monsieur, sont les Anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point necessaires dans nostre Siecle; et quand un mariage nous plaist, nous sçavons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

T. DYAFOIRUS.

Oûy, Mademoiselle, jusques aux interests de mon amour exclusivement.

ANGELIQUE.

Mais la grande marque d'amour, c'est d'estre soû-mis aux volontez de celle qu'on aime.

T. DYAFOIRUS.

Distinguo, Mademoiselle, dans ce qui ne regarde

point sa possession, *Concedo*, mais dans ce qui la regarde, *Nego*.

TOINETTE.

Vous avez beau raisonner; Monsieur est frais émoulu du College, et il vous donnera toûjours vostre reste. Pourquoy tant resister, et refuser la gloire d'estre attachée au Corps de la Faculté?

BELINE.

Elle a peut-estre quelque inclination en teste.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle seroit telle que la raison et l'honnesteté pourroient me la permettre.

ARGAN.

Oûais, je jouë icy un plaisant personnage.

BELINE.

Si j'étois que de vous, mon Fils, je ne la forcerois point à se marier, et je sçay bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je sçay, Madame ce que vous voulez dire, et les bontez que vous avez pour moy, mais peut estre que vos conseils ne seront pas assez heureux pour estre executez.

BELINE.

C'est que les Filles bien sages et bien honnestes comme vous, se mocquent d'estre obeïssantes, et soûmises aux volontez de leurs Peres. Cela estoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une Fille a des bornes, Madame, et la raison et les loix ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

BELINE.

C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage; mais vous voulez choisir un Epoux à vostre fantaisie.

ANGELIQUE.

Si mon Pere ne veut pas me donner un Mary qui me plaise, je le conjureray, au moins, de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

ARGAN.

Messieurs, je vous demande pardon de tout cecy.

ANGELIQUE.

Chacun a son but en se mariant; pour moy qui ne veux un Mary que pour l'aimer veritablement, et qui pretends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avouë que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des Maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parens, et se mettre en estat de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, Madame, qui font du mariage un commerce de pur interest; Qui ne se marient que pour gagner des doüaires; Que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de Mary en Mary pour s'approprier leurs dépoüilles. Ces personnes là à la verité n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu la personne.

BELINE.

Je vous trouve aujourd'huy bien raisonnante, et je voudrois bien sçavoir ce que vous voulez dire par là.

ANGELIQUE.

Moy, Madame? Que voudrois-je dire que ce que je dis?

BELINE.

Vous estes si sotte, ma Mie, qu'on ne sçauroit plus vous souffrir.

ANGELIQUE.

Vous voudriez bien, Madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cét avantage.

BELINE.

Il n'est rien d'égal à vostre insolence.

ANGELIQUE.

Non, Madame, vous avez beau dire.

BELINE.

Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente presomption qui fait hausser les épaules à tout le monde.

ANGELIQUE.

Tout cela, Madame, ne servira de rien, je seray sage en depit de vous; et pour vous oster l'esperance de pouvoir réüssir dans ce que vous voulez, je vais m'oster de vostre veuë.

ARGAN.

Ecoute, il n'y a point de milieu à cela, choisi d'épouser dans quatre jours, ou Monsieur, ou un Convent. Ne vous mettez pas en peine, je la rangeray bien.

BELINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon Fils; mais j'ay une affaire en Ville dont je ne puis me dispenser. Je reviendray bien-tost.

ARGAN.

Allez, ma Mour, et passez chez vostre Notaire, afin qu'il expedie ce que vous sçavez.

BELINE.

Adieu, mon petit Amy.

ARGAN.

Adieu, ma Mie. Voila une Femme qui m'aime... cela n'est pas croyable.

M. DYAFOIRUS.

Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis.

M. DYAFOIRUS *luy taste le poux.*

Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous sçaurez porter un bon jugement de son poux. *Quid dicis?*

T. DYAFOIRUS.

Dico, que le poux de Monsieur, est le poux d'un homme qui ne se porte point bien.

M. DYAFOIRUS.

Bon.

T. DYAFOIRUS.

Qu'il est Duriuscule; pour ne pas dire dur.

M. DYAFOIRUS.

Fort bien.

T. DYAFOIRUS.

Repoussant.

M. DYAFOIRUS.

Bene.

T. DYAFOIRUS.

Et mesme un peu caprisant.

M. DYAFOIRUS.

Optime.

T. DYAFOIRUS.

Ce qui marque une intemperie dans le Paranchyme splenique, c'est à dire la rate.

M. DYAFOIRUS.

Fort bien.

ARGAN.

Non, Monsieur Purgon dit que c'est mon foye qui est malade.

M. DYAFOIRUS.

Eh oûy, qui dit paranchyme dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du vas breve du pylore, et souvent des meats cholidoques. Il vous ordonne sans doute de manger force rosty.

ARGAN.

Non, rien que du boûilly.

M. DYAFOIRUS.

Eh oûy, rosty, boûilly, mesme chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez estre en de meilleures mains.

ARGAN.

Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf?

M. DYAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les medicamens par les nombres impairs.

ARGAN.

Jusques au revoir, Monsieur.

SCENE VII.

BELINE, ARGAN.

BELINE.

Je viens, mon Fils, avant que de sortir, vous donner avis d'une chose à laquelle il faut que vous preniez garde. En passant pardevant la chambre d'Angelique, j'ay vû un jeune homme avec elle, qui s'est sauvé d'abord qu'il m'a veuë.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma Fille ?

BELINE.

Oüy. Vostre petite Fille Louyson estoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la icy, ma Mour ; envoyez-la icy. Ah l'effrontée ! Je ne m'étonne plus de sa resistance.

SCENE VIII.

LOUISON, ARGAN.

LOUISON.

Qu'est-ce que vous voulez, mon Papa ? ma belle-Maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN, *luy montrant le doigt.*

Oüy, venez-ça, avancez-là. Tournez-vous, levez les yeux. Regardez-moy. Eh !

LOUISON.

Quoy, mon Papa ?

ARGAN.

La ?

LOUISON.

Quoy ?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire ?

LOUISON.

Je vous diray, si vous voulez, pour vous desennuyer, le comte de peau d'Asne, ou bien la fable du Corbeau et du Renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.

Ce n'est pas là ce que je demande.

LOUISON.

Quoy donc?

ARGAN.

Ah rusée, vous sçavez bien ce que je veux dire.

LOUISON.

Pardonnez-moy, mon Papa.

ARGAN.

Est-ce-là comme vous m'obeïssez?

LOUISON.

Quoy?

ARGAN.

Ne vous ay-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON.

Oüy, mon Papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUISON.

Oüy, mon Papa, je vous suis venu dire tout ce que j'ay veu.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien veu aujourd'huy?

LOUISON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Asseurément?

LOUISON.

Asseurément.

ARGAN. *Il prend une poignée de Verges*

Oh ça, je m'en vay vous faire voir quelque chose, moy.

LOUISON.

Ah, mon Papa !

ARGAN.

Ah, ah petite masque, vous ne me dites pas que vous avez veu un homme dans la chambre de vostre sœur.

LOUISON.

Mon Papa.

ARGAN.

Voicy qui vous apprendra à mentir.

LOUISON.

Ah, mon Papa, je vous demande pardon; c'est que ma Sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vay vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premierement que vous ayez le foüet pour avoir menty; puis apres nous verrons au reste.

LOUISON.

Pardon, mon Papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre Papa, ne me donnez pas le foüet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon Papa, que je ne l'aye pas.

ARGAN *la prend pour la foüetter.*

Allons, allons.

LOUISON.

Ah! mon Papa, vous m'avez blessée! attendez, je suis morte.

Elle contrefait la morte.

ARGAN.

Hola, qu'est-ce-là? Louison, Louison. Ah, mon Dieu! Louison! Ah ma Fille! ah, malheureux, ma pauvre Fille est morte. Qu'ay-je fait miserable? ah, chiennes de Verges, la peste soit des Verges. Ah, ma pauvre Fille! ma pauvre petite Louison.

LOUISON.

La, la, mon Papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas encore morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite rusée? O ça ça, je vous pardonne pour cette fois-cy, pourveu que vous me disiez bien tout.

LOUISON.

Ho oüy mon Papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde, au moins; car voila un petit doigt qui sçait tout, qui me dira si vous mentez.

LOUISON.

Mais, mon Papa, ne dites pas à ma Sœur que je vous l'ay dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

C'est, mon Papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma Sœur comme j'y estois.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Je luy ay demandé ce qu'il demandoit, et il m'a dit qu'il estoit son Maistre à chanter.

ARGAN.

Hon, hon! Voila l'affaire. Hé bien?

LOUISON.

Ma Sœur est venuë apres.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Elle luy a dit; Sortez, sortez, sortez; mon Dieu, sortez, vous me mettez au desespoir.

ARGAN.

Hé bien?

LOUISON.

Et luy, il ne vouloit point sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il luy disoit?

LOUISON.

Il luy disoit je ne sçay combien de choses.

ARGAN.

Et quoy encore?

LOUISON.

Il luy disoit, tout cy, tout ça, qu'il l'aimoit bien, et qu'elle estoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis apres?

LOUISON.

Et puis apres, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis apres?

LOUISON.

Et puis apres il luy baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis apres?

LOUISON.

Et puis apres, ma belle Maman est venuë à la porte, et il s'est enfuy.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose?

LOUISON.

Non, mon Papa.

ARGAN.

Voila mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose, attendez. Eh! ah, ah! oüi? oh, oh! voila mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vû, et que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah mon Papa, vostre petit doigt est un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non, mon Papa, ne le croyez pas, il ment je vous assure.

ARGAN.

Oh bien bien nous verrons cela, allez-vous-en, et prenez bien garde à tout. Ah que d'affaires! je n'ay pas seulement le loisir de songer à ma Maladie, en verité je n'en puis plus.

SCENE IX.

BERALDE, ARGAN.

BERALDE.

Hé bien, mon Frere, qu'est-ce? comment vous portez-vous?

ARGAN.

Ah mon Frere, fort mal.

BERALDE.

Comment fort mal?

ARGAN.

Oüi, je suis dans une foiblesse si grande, que cela n'est pas croyable.

BERALDE.

Voila qui est fâcheux.

ARGAN.

Je n'ay pas seulement la force de pouvoir parler.

BERALDE.

J'estois venu icy, mon Frere, vous proposer un party pour ma Niéce Angelique.

ARGAN.

Mon Frere, ne me parlez point de cette coquine-là, c'est une friponne, une impertinente, une effrontée que je mettray dans un Convent avant qu'il soit deux jours.

BERALDE.

Ah ! voila qui est bien. Je suis bien aise que la force vous revienne un peu, et que ma visite vous fasse du bien. Oh ça, nous parlerons d'affaires tantost. Je vous ameine icy un divertissement que j'ay rencontré, qui dissipera vostre chagrin, et vous rendra l'ame mieux disposée aux choses que nous avons à dire. Ce sont des Egyptiens vétus en Mores, qui font des danses mêlées de chansons, où je suis seur que vous prendrez plaisir, et cela vaudra bien une Ordonnance de Monsieur Purgon. Allons.

Fin du second Acte.

SECOND INTERMEDE.

Le Frere du *Malade Imaginaire*, luy améne pour le divertir, plusieurs Egyptiens et Egyptiennes vétus en Mores, qui font des Danses entre-meslées de Chansons.

Premiere Femme More.

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Les plaisirs les plus charmans,
Sans l'amoureuse flâme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits assez puissans.

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse;

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.
Ne perdez point ces precieux momens ;
La beauté passe,
Le temps l'efface,
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous oste le goust de ces doux passe-temps.

Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse ;
Profitez du Printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendresse.

Seconde Femme More.

Quand d'aimer on nous presse,
A quoy songez-vous?
Nos cœurs dans la jeunesse
N'ont vers la tendresse
Qu'un panchant trop doux ;
L'Amour a pour nous prendre
De si doux attraits,
Que de soy, sans attendre,
On voudroit se rendre
A ses premiers traits :
Mais tout ce qu'on écoute,
Des vives douleurs

Et des pleurs qu'il nous couste,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douceurs.

Troisiéme Femme More.

Il est doux à nostre âge
D'aimer tendrement
Un Amant
Qui s'engage :
Mais s'il est volage
Helas! quel tourment!

Quatriéme Femme More.

L'Amant qui se dégage
N'est pas le malheur,
La douleur
Et la rage;
C'est que le volage
Garde nostre cœur.

Seconde Femme More.

Quel party faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs?

Quatriéme Femme More.

Devons-nous nous y rendre
Malgré ses rigueurs?

Ensemble.

Oüy, suivons ses ardeurs,
Ses transports, ses caprices,
Ses douces langueurs;
S'il a quelques supplices,
Il a cent delices
Qui charment les cœurs.

ENTRE'E DE BALLET.

Tous les Mores dansent ensemble, et font sauter des Singes qu'ils ont amenez avec eux.

ACTE TROISIESME

SCENE PREMIERE

BERALDE, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

HE bien, mon Frere, que dites-vous du plaisir que vous venez d'avoir, cela ne vaut-il pas bien une prise de Casse?

TOINETTE.

De bonne Casse est bonne.

BERALDE.

Puisque vous estes mieux, mon Frere, vous voulez bien que je vous entretienne un peu de l'affaire de tantost.

ARGAN *court au Bassin.*

Un peu de patience, mon Frere, je reviens dans un moment.

TOINETTE.

Monsieur, vous oubliez vostre baston; vous ne songez pas que vous ne sçauriez marcher sans lui.

ARGAN.

Tu as raison, donne viste.

SCENE II.

BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

Eh Monsieur, n'avez-vous point de pitié pour vostre Niepce, et la laisserez-vous sacrifier au caprice de son Pere, qui veut absolument qu'elle épouse ce qu'elle hait le plus au monde?

BERALDE.

Dans le vray, la nouvelle de ce bizarre mariage m'a fort surpris, je veux tout mettre en usage pour rompre ce coup, et je porteray mesme les choses à la derniere extremité, plûtost que de le souffrir. Je luy ay déja parlé en faveur de Cleante; j'ay esté tres-mal receu; mais afin de faire réüssir leurs feux, il faut commencer par le dégoûter de l'autre, et c'est ce qui m'embarasse fort.

TOINETTE.

Il est vray que difficilement le fait-on changer de sentiment. Ecoutez, pourtant, je songe à quelque chose qui pourroit bien nous réüssir.

BERALDE.

Que pretends-tu faire?

TOINETTE.

C'est un dessein assez burlesque, et une imagi-

nation fort plaisante qui me vient dans l'esprit pour dupper nostre homme; je songe qu'il faudroit faire venir icy un Medecin à nostre poste, qui eust une methode toute contraire à celle de Monsieur Purgon, qui le descriast et le fist passer pour un ignorant; qui luy offrist ses services, et luy promist de prendre soin de luy en sa place; peut-estre serons-nous plus heureux que sages : esprouvons cecy à tout hazard; mais comme je ne vois personne propre à bien faire le Medecin, j'ay envie de joüer un tour de ma teste.

BERALDE.

Quel est-il?

TOINETTE.

Vous verrez ce que c'est, j'entends vostre Frere, secondez-moy bien seulement.

SCENE III.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

Je veux, mon Frere, vous faire une priere avant que vous parler d'affaires.

ARGAN.

Quelle est-elle cette priere?

BERALDE.

C'est d'écouter favorablement tout ce que j'ay à vous dire.

ARGAN.

Bien, soit.

BERALDE.

De ne vous point emporter à vostre ordinaire.

ARGAN.

Oüy, je le feray.

BERALDE.

Et de me répondre sans chaleur precisément sur chaque chose.

ARGAN.

Hé bien oüy : voicy bien du préambule.

BERALDE.

Ainsi, mon Frere, par quelle raison, dites-moy, voulez-vous marier vostre Fille à un Medecin?

ARGAN.

Par la raison, mon Frere, que je suis le Maistre chez moy, et que je puis disposer à ma volonté de tout ce qui est en ma puissance.

BERALDE.

Mais encore, pourquoy choisir plûtost un Medecin qu'un autre?

ARGAN.

Parce que dans l'état où je suis, un Medecin m'est plus necessaire que tout autre; et si ma Fille estoit raisonnable, c'en seroit assez pour le luy faire accepter.

BERALDE.

Par cette mesme raison, si vostre petite Loüison estoit plus grande, vous la donneriez en mariage à un Apotiquaire.

ARGAN.

Hé pourquoy non? Voyez un peu le grand mal qu'il y auroit.

BERALDE.

En verité, mon Frere, je ne puis souffrir l'entestement que vous avez des Medecins, et que vous vouliez estre malade en dépit de vous-mesme.

ARGAN.

Qu'entendez-vous par là, mon Frere?

BERALDE.

J'entends, mon Frere, que je ne vois gueres d'hommes qui se portent mieux que vous et que je ne voudrois pas avoir une meilleure constitution que la vostre : Une grande marque que vous vous portez bien, c'est que toutes les Medecines et les Lavemens qu'on vous a fait prendre, n'ayent point

encore alteré la bonté de vostre temperament; et un de mes étonnemens est, que vous ne soyez point crevé à force de remedes.

ARGAN.

Monsieur Purgon dit que c'est ce qui me fait vivre; et que je mourrois, s'il estoit seulement deux jours sans prendre soin de moy.

BERALDE.

Oüy, oüy, il en prendra tant de soin, que, devant qu'il soit peu, vous n'aurez plus besoin de luy.

ARGAN.

Mais, mon Frere, vous ne croyez donc point à la Medecine?

BERALDE.

Moy, mon Frere? nullement, et je ne vois pas que pour son salut, il soit necessaire d'y croire.

ARGAN.

Quoy? vous ne croyez pas à une Science qui depuis un si long temps est si solidement establie par toute la terre et respectée de tous les hommes?

BERALDE.

Non, vous dis-je, et je ne vois pas mesme une plus plaisante momerie : rien au monde de plus impertinent qu'un homme qui se veut mesler d'en guerir un autre.

ARGAN.

Eh pourquoy, mon Frere, ne voulez-vous pas qu'un homme en puisse guerir un autre?

BERALDE.

Parce que les ressorts de nostre machine sont mysteres jusques icy inconnus, où les hommes ne

voyent goute, et dont l'Auteur de toutes choses s'est reservé la connoissance.

ARGAN.

Que faut il donc faire lorsque l'on est malade?

BERALDE.

Rien que se tenir de repos, et laisser faire la nature; puisque c'est elle qui est tombée dans le desordre, elle s'en peut aussi bien retirer, et se retablir elle mesme.

ARGAN.

Mais encore devez-vous m'avoüer qu'on peut aider cette nature.

BERALDE.

Bien éloigné de cela, on ne fait bien souvent que l'empescher de faire son effet : et j'ay connû bien des gens qui sont morts des remedes qu'on leur a fait prendre, qui se porteroient bien presentement s'ils l'eussent laissé faire.

ARGAN.

Vous voulez donc dire, mon Frere, que les Medecins ne sçavent rien?

BERALDE.

Non, je ne dis pas cela; la pluspart d'entr'eux sont de tres-bons Humanistes qui parlent fort bien Latin, qui sçavent nommer en Grec toutes les maladies, les definir; mais pour les guerir, c'est ce qu'ils ne sçavent pas.

ARGAN.

Mais pourquoy donc, mon Frere, tous les hommes sont-ils dans la mesme erreur où vous voulez que je sois?

BERALDE.

C'est, mon Frere, parce qu'il y a des choses dont l'apparence nous charme, et que nous croyons veritables par l'envie que nous avons qu'elles se fassent. La Medecine est de celles-là ; il n'y a rien de si beau et de si charmant que son objet : Par exemple, lors qu'un Medecin vous parle de purifier le sang, de fortifier le cœur, de rafraischir les entrailles, de rétablir la poitrine, de raccommoder la rate, d'appaiser la trop grande chaleur du foye, de regler, moderer et retirer la chaleur naturelle, il vous dit justement le Roman de la Medecine, et il en est comme de ces beaux songes qui pendant la nuit nous ont bien divertis, et qui ne nous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir eus.

ARGAN.

Oüais, vous estes devenu fort habile homme en peu de temps.

BERALDE.

Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands Medecins ; entendez-les parler, ce sont les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire, les plus ignorans de tous les hommes ; de telle maniere que toute leur science est renfermée en un pompeux Galimathias, et un specieux babil.

ARGAN.

Ce sont donc de meschantes gens d'abuser ainsi de la credulité et de la bonne foy des hommes.

BERALDE.

Il y en a entr'eux qui sont dans l'erreur aussi bien que les autres, d'autres qui en profitent sans

y estre. Vostre monsieur Purgon y est plus que personne. C'est un homme tout Medecin depuis la teste jusques aux pieds, qui croit plus aux regles de son Art qu'à toutes les demonstrations de Mathematique, et qui donne à travers les purgations et les saignées sans y rien connoistre, et qui lors qu'il vous tuëra ne fera dans cette occasion que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfans, et ce qu'en un besoin il feroit à luy-mesme.

ARGAN.

C'est que vous avez une dent de lait contre luy.

BERALDE.

Quelle raison m'en auroit-il donnée?

ARGAN.

Je voudrois bien, mon Frere, qu'il y eust icy quelqu'un de ces Messieurs pour vous tenir teste, pour rembarrer un peu tout ce que vous venez de dire, et vous apprendre à les attaquer.

BERALDE.

Moy, mon Frere? je ne pretens point les attaquer; ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et que par maniere de conversation, chacun à ses perils et fortunes en peut croire tout ce qu'il lui plaira.

ARGAN.

Voyez-vous, mon Frere, ne me parlez plus contre ces gens-là, ils me tiennent trop au cœur, vous ne faites que m'échauffer et augmenter mon mal.

BERALDE.

Soit, je le veux bien, mais je souhaiterois seulement pour vous désennuyer vous mener voir un de ces jours representer une des Comedies de Moliere sur ce sujet.

ARGAN.

Ce sont de plaisans impertinents que vos Comediens, avec leurs Comedies de Moliere; c'est bien à faire à eux à se mocquer de la Medecine. Ce sont de bons nigauts, et je les trouve bien ridicules de mettre sur leur Theâtre de venerables Messieurs comme ces Messieurs-là.

BERALDE.

Que voulez-vous qu'ils y mettent que les diverses professions des hommes? Nous y voyons bien tous les jours des Princes et des Rois qui sont du moins d'aussi bonne maison que les Medecins.

ARGAN.

Par la mort nom d'un diable, je les attraperois bien quand ils seroient malades, ils auroient beau me prier, je prendrois plaisir à les voir souffrir, je ne voudrois pas les soulager en rien, je ne leur ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit Lavement, je me vangerois bien de leur insolence, et leur dirois; Crevez, crevez, crevez, mes petits Messieurs, cela vous apprendra à vous mocquer une autre fois de la Faculté.

BERALDE.

Ils ne s'exposent point à de pareilles espreuves, et ils sçavent tres-bien se guerir eux-mémes lors qu'ils sont malades.

SCENE IV.

MONSIEUR FLEURANT, ARGAN, BERALDE.

M. FLEURANT, *avec une Seringue à la main.*

C'est un petit Clystere que je vous apporte; prenez viste Monsieur, prenez viste, il est comme il faut, il est comme il faut.

BERALDE.

Que voulez-vous faire, mon Frere?

ARGAN.

Attendez un moment, cela sera bien-tost fait.

BERALDE.

Je crois que vous vous mocquez de moy; Eh ne sçauriez-vous prendre un autre temps; allez Monsieur, revenez une autre fois.

ARGAN.

A ce soir, s'il vous plaist, Monsieur Fleurant.

M. FLEURANT.

De quoy vous meslez-vous, Monsieur? Vous estes bien plaisant d'empescher Monsieur de prendre son Clystere, sont-ce là vos affaires?

BERALDE.

On voit bien, Monsieur, que vous n'avez pas accoustumé de parler à des visages.

M. FLEURANT.

Que voulez-vous dire avec vos visage
que je ne perds pas ainsi mes pas, et qu
icy en vertu d'une bonne Ordonnance,
Monsieur, vous vous repentirez du mépris
en faites, je vais le dire à Monsieur Pur
verrez, vous verrez.

SCENE V.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Mon Frere, vous allez estre cause icy de quelque malheur; et je crains fort que Monsieur Purgon ne se fasche quand il sçaura que je n'ay pas pris son Lavement.

BERALDE.

Voyez un peu le grand mal de n'avoir pas pris un Lavement que Monsieur Purgon a ordonné, vous ne vous mettriez pas plus en peine si vous aviez commis un crime considerable. Encore un coup, est-il possible qu'on ne vous puisse pas guerir de la maladie des Medecins, et ne vous verray-je jamais qu'avec un Lavement et une Medecine dans le corps?

ARGAN.

Mon Dieu, mon Frere, vous parlez comme un homme qui se porte bien; si vous estiez en ma place, vous seriez aussi embarassé que moy.

BERALDE.

Hé bien, mon Frere, faites ce que vous voudrez; Mais j'en reviens toûjours là, vostre Fille n'est point

destinée pour un Medecin, et le party dont je veux vous parler luy est bien plus convenable

ARGAN.

Il ne l'est pas pour moy, et cela me suffit; en un mot elle est promise, et elle n'a qu'à se déterminer à cela ou à un Convent.

BERALDE.

Vostre femme n'est pas des dernieres à vous donner ce Conseil.

ARGAN.

Ah! j'estois bien estonné si l'on ne me parloit pas de la pauvre femme, c'est toûjours elle qui fait tout, il faut que tout le monde en parle.

BERALDE.

Ah! j'ay tort, il est vray, c'est une femme qui a trop d'amitié pour vos enfans; et qui pour l'amitié qu'elle leur porte, voudroit les voir toutes deux bonnes Religieuses.

SCENE VI.

MONSIEUR PURGON, TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

MONSIEUR PURGON.

Qu'est-ce? on vient de m'apprendre de belles nouvelles. Comment, refuser un Clystere que j'avois pris plaisir moy-mesme de composer avec grand soin?

ARGAN.

Monsieur Purgon, ce n'est pas moy, c'est mon Frere.

M. PURGON.

Voilà une étrange rebellion d'un Malade contre son Medecin.

TOINETTE.

Cela est vray.

M. PURGON.

Le renvoyer avec audace; c'est une action exorbitante.

TOINETTE.

Asseurément.

M. PURGON.

Un attentat enorme contre la Medecine.

TOINETTE.

Cela est certain.

M. PURGON.

C'est un crime de leze-Faculté.

TOINETTE.

Vous avez raison.

M. PURGON.

Je vous aurois dans peu tiré d'affaire, et je ne voulois plus que dix Medecines, et vingt Lavemens pour vuider le fond du sac.

TOINETTE.

Il ne le merite pas.

M. PURGON.

Mais puisque vous avez eu l'insolence de mépriser mon Clystere.

ARGAN.

Eh Monsieur Purgon, ce n'est pas ma faute, c'est la sienne.

M. PURGON.

Que vous vous estes soustrait de l'obeïssance qu'un Malade doit à son Medecin.

ARGAN.

Ce n'est pas moy, vous dis-je.

M. PURGON.

Je ne veux plus avoir d'alliance avec vous, et voicy le don que je faisois de tout mon bien à mon Neveu, en faveur du Mariage avec vostre Fille, que je deschire en mille pieces.

TOINETTE.

C'est fort bien fait.

ARGAN.

Mon frere, vous estes cause de tout cecy.

M. PURGON.

Je ne veux plus prendre soin de vous, et estre davantage vostre Medecin.

ARGAN.

Je vous demande pardon.

M. PURGON.

Je vous abandonne à vostre meschante constitution, à l'intemperie de vostre temperament, et à la petulance de vos humeurs.

ARGAN.

Faites-le venir, je le prendray devant vous.

M. PURGON.

Je veux que dans peu vous soyez en un estat incurable.

ARGAN.

Ah! je suis mort.

M. PURGON.

Et je vous avertis que vous tomberez dans l'Epilepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De l'Epilepsie dans la Phtysie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la Phtysie dans la Pratipeptsie.

ARGAN.

Doucement Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la Pratipeptsie dans la Lyanterie.

ARGAN.

Ah, Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la Lyanterie dans la Dissenterie.

ARGAN.

Mon pauvre Monsieur Purgon!

M. PURGON.

De la Dissenterie dans l'Hydropisie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De l'Hydropisie dans l'Apoplexie.

ARGAN.

Monsieur Purgon?

M. PURGON.

De l'Apoplexie dans la privation de la vie où vous aura conduit vostre folie.

SCENE VII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

Ah, c'en est fait de moy, je suis perdu, je n'en puis revenir; ah je sens déja que la Medecine se vange.

BERALDE.

Serieusement, mon Frere, vous n'estes pas raisonnable, et je ne voudrois pas qu'il y eust icy personne qui vous vist faire ces extravagances.

ARGAN.

Vous avez beau dire, toutes ces maladies en iës me font trembler, et je les ay toutes sur le cœur.

BERALDE.

Le simple homme que vous estes, comme si Monsieur Purgon tenoit entre ses mains le fil de vostre vie, et qu'il pust l'allonger ou l'accourcir, comme bon luy sembleroit; détrompez-vous, encore une fois, et sçachez qu'il y peut encore moins, qu'à vous guerir lors que vous estes malade.

ARGAN.

Il dit que je deviendray incurable.

BERALDE.

Dans le vray, vous estes un homme d'une grande

prévention; et lors que vous vous estes mis quelque chose dans l'esprit, difficilement peut-on l'en chasser.

ARGAN.

Que feray-je, mon Frere, à present qu'il m'a abandonné, et où trouveray-je un Medecin qui me puisse traiter aussi bien que luy?

BERALDE.

Mon Dieu, mon Frere, puisque c'est une necessité pour vous d'avoir un Medecin, l'on vous en trouvera un du moins aussi habile, qui n'ira pas si viste, avec qui vous courerez moins de risque, et qui prendra plus de précaution aux remedes qu'il vous ordonnera.

ARGAN.

Ah, mon Frere, il connoissoit mon temperament, et sçavoit mon mal mieux que moy-méme.

SCENE VIII.

TOINETTE, ARGAN, BERALDE

TOINETTE.

Monsieur, il y a un Medecin à la porte qui souhaite parler à vous.

ARGAN.

Quel est-il ce Medecin ?

TOINETTE.

C'est un Medecin de la Medecine qui me ressemble comme deux gouttes d'eau ; et si je ne sçavois que ma mere estoit honneste femme, je croirois que ce seroit quelque petit frere qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon pere.

ARGAN.

Dis-luy qu'il prenne la peine d'entrer, c'est sans doute un Medecin qui vient de la part de Monsieur Purgon, pour nous bien remettre ensemble ; il faut voir ce que c'est, et ne pas laisser échaper une si belle occasion de me raccommoder avec luy.

SCENE IX.

TOINETTE *en habit de Medecin.*
ARGAN, BERALDE.

TOINETTE *Medecin.*

Monsieur, quoy que je n'aye pas l'honneur d'estre connu de vous, ayant appris que vous estes malade, je viens vous offrir mon service pour toutes les purgations et les saignées dont vous aurez besoin.

ARGAN.

Ma foy, mon Frere, c'est Toinette elle-mesme.

TOINETTE *Medecin.*

Monsieur, je vous demande pardon, j'ay une petite affaire en Ville, permettez moy d'y envoyer mon Valet que j'ay laissé à vostre porte, dire que l'on m'attende. *Elle sort.*

ARGAN.

Je crois seurement que c'est elle; qu'en croyez-vous?

BERALDE.

Pourquoy voulez-vous cela? sont-ce les premiers qui ont quelque ressemblance? et ne voyons-nous pas souvent arriver de ces sortes de choses?

TOINETTE *quitte son habit de Medecin si promptement pour paroistre devant son Maistre à son ordinaire, qu'il est difficile de croire que ce soit elle qui a paru en Medecin.*

Que voulez-vous, Monsieur?

ARGAN.

Quoy?

TOINETTE.

Ne m'avez vous pas appellée?

ARGAN.

Moy? tu te trompes.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure, demeure pour ce Medecin qui te ressemble si fort.

TOINETTE. *Elle sort et va reprendre l'habit de Medecin.*

Ah, vraiment oüy; je l'ay assez vû.

ARGAN.

Ma foy, mon Frere, cela est admirable, et je ne le croirois pas, si je ne les voyois tous deux ensemble.

BERALDE.

Cela n'est point si surprenant, nostre Siecle nous en fournit plusieurs exemples; et vous devez, ce me semble, vous souvenir de quelques-uns qui ont fait tant de bruit dans le monde.

TOINETTE *Medecin.*

Monsieur, excusez-moy s'il vous plaist.

ARGAN.

Je ne puis sortir de mon étonnement, et il semble que c'est elle-même.

TOINETTE *Medecin.*

Je suis un Medecin passager, courant de Villes en Villes, de Royaumes en Royaumes pour chercher d'illustres Malades, et pour trouver d'amples matieres à ma Capacité : Je ne suis pas de ces Medecins d'ordinaire, qui ne s'amusent qu'à ces bagatelles de Fiévrottes, de Rhumatismes, de Migraines, et autres Maladies de peu de consequence : je veux de bonnes Fiévres continuës avec des transports au Cerveau, de bonnes oppressions de Poitrine, de bons Maux de Costé, de bonnes Fiévres pourprées, de bonnes Veroles, de bonnes Pestes. C'est là où je me plais; c'est là où je triomphe, et je voudrois, Monsieur, que vous eussiez toutes ces maladies ensemble; que vous fussiez abandonné de tous les Medecins, et à l'agonie, pour vous montrer la longue et grande experience que j'ay dans nostre Art, et la passion que j'ay de vous rendre service.

ARGAN.

Je vous suis fort obligé, Monsieur; cela n'est point necessaire.

TOINETTE *Medecin.*

Je vois que vous me regardez fixement, quel âge croyez-vous bien que j'aye?

ARGAN.

Je ne le puis sçavoir au juste, pourtant vous avez bien vingt-sept ou vingt-huit ans au plus.

TOINETTE *Medecin.*

Bon, j'en ay quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre-vingt-dix? voila un beau jeune Vieillard.

TOINETTE *Medecin.*

Oüy, quatre-vingt-dix ans, et j'ay sceu me maintenir toûjours frais et jeune, comme vous voyez, par la vertu et la bonté de mes Remedes. Donnez-moy vostre poux : allons donc, voila un poux bien impertinent; Ah, je voy bien que vous ne me connoissez pas encore, je vous feray bien aller comme il faut. Qui est vostre Medecin?

ARGAN.

Monsieur Purgon.

TOINETTE *Medecin.*

Monsieur Purgon? ce nom ne m'est point connu, et n'est point écrit sur mes Tablettes dans le rang des grands et fameux Medecins qui y sont : quittez-moy cet homme, ce n'est point du tout vostre affaire, il faut que ce soit peu de chose; je veux vous en donner un de ma main.

ARGAN.

On le tient pourtant en grande reputation.

TOINETTE *Medecin.*

De quoy dit-il que vous estes malade?

ARGAN.

Il dit que c'est de la Rate, d'autres disent que c'est du Foye.

TOINETTE *Medecin.*

L'ignorant! c'est du Poulmon que vous estes malade.

ARGAN.

Du Poulmon?

TOINETTE *Medecin.*

Oüy, du Poulmon : n'avez-vous pas grand appetit à ce que vous mangez?

ARGAN.

Eh oüy.

TOINETTE *Medecin.*

C'est justement le Poulmon : ne trouvez-vous pas le vin bon?

ARGAN.

Oüy.

TOINETTE *Medecin.*

Le Poulmon; ne resvez-vous point pendant la nuit?

ARGAN.

Oüy, oüy, mesme assez souvent.

TOINETTE *Medecin.*

Le Poulmon. Ne faites-vous point un petit sommeil apres le repas?

ARGAN.

Ah oüy, tous les jours.

TOINETTE *Medecin.*

Le Poulmon; le Poulmon, vous dis-je.

ARGAN.

Ah! mon Frere, le Poulmon.

TOINETTE *Medecin.*

Que vous ordonne-t'il de manger?

ARGAN.

Du Potage.

TOINETTE *Medecin.*

L'ignorant!

ARGAN.

De prendre force boüillons.

TOINETTE *Medecin.*

L'ignorant !

ARGAN.

Du boüilly.

TOINETTE *Medecin.*

L'ignorant !

ARGAN.

Du Veau, et des Poulets.

TOINETTE *Medecin.*

L'ignorant !

ARGAN.

Et le soir, des petits Pruneaux pour lascher le ventre.

TOINETTE *Medecin.*

Ignorantus, ignoranta, ignorantum : Et moy, je vous ordonne de bon gros Pain bis, de bon gros Bœuf, de bons gros Pois, de bon fromage d'Holande; et afin que vous ne crachiez plus, des Marons et des Oublies, pour coller et conglutiner.

ARGAN.

Mais voyez un peu, mon Frere, quelle Ordonnance.

TOINETTE *Medecin.*

Croyez moy, executez-la, vous vous en trouverez bien. A propos, je m'apperçois icy d'une chose. Dites-moy, Monsieur, que faites-vous de ce bras-là?

ARGAN.

Ce que j'en fais? la belle demande !

TOINETTE *Medecin.*

Si vous me croyez, vous vous le ferez couper tout-à-l'heure.

ARGAN.

Et la raison?

TOINETTE *Medecin.*

Ne voyez-vous pas qu'il attire à luy toute la nourriture, et qu'il empesche l'autre costé de profiter?

ARGAN.

Eh! je ne me soucie pas de cela, j'ayme bien mieux les avoir tous deux.

TOINETTE *Medecin.*

Si j'estois aussi en vostre place, je me ferois crever cet œil-cy tout-à-l'heure.

ARGAN.

Et pourquoy le faire crever ?

TOINETTE *Medecin.*

N'en verrez-vous pas une fois plus clair de l'autre? Faites-le, vous dis-je, et tout-à-present.

ARGAN.

Je suis vostre serviteur, j'aime beaucoup mieux ne voir pas si clair de l'un, et n'en avoir point de manque.

TOINETTE *Medecin.*

Excusez-moy, Monsieur, je suis obligé de vous quitter si tost, je vous verray quelquefois pendant le séjour que je feray en cette Ville; mais je suis obligé de me trouver aujourd'huy à une Consulta- qui se doit faire pour un Malade qui mourut

ARGAN.

Pourquoy une Consultation pour un Malade qui mourut hier ?

TOINETTE *Medecin.*

Pour aviser aux Remedes qu'il eust falu luy faire pour le guerir, et s'en servir dans une semblable occasion.

ARGAN.

Monsieur, je ne vous reconduis point, vous sçavez que les Malades en sont exempts.

BERALDE.

Hé bien, mon Frere, que dites-vous de ce Medecin ?

ARGAN.

Comment Diable ? il me semble qu'il va bien viste en besogne.

BERALDE.

Comme sont tous ces grands Medecins, et il ne le seroit pas s'il faisoit autrement.

ARGAN.

Couper un bras, crever un œil, voyez quelle plaisante operation, de me faire borgne et manchot.

TOINETTE *rentrant apres avoir quitté l'habit de Medecin.*

Doucement, doucement, Monsieur le Medecin, moderez s'il vous plaist, vostre appetit.

ARGAN.

Qu'as-tu donc, Toinette ?

TOINETTE.

Vraiment vostre Medecin veut rire, ma foy il a voulu mettre sa main sur mon sein en sortant.

ARGAN.

Cela assurément, à son âge, on pourroit croire cela, qu'à quatre-vingt-dix ans l'on fust encore si gaillard.

BERALDE.

Enfin, mon Frere, puisque vous avez rompu avec Monsieur Purgon, qu'il n'y a plus d'esperance d'y pouvoir revenir, et qu'il a dechiré les Articles d'amitié entre son Neveu et vostre Fille, rien ne vous peut plus empescher d'accepter le party que je vous propose pour ma Niece. C'est un...

ARGAN.

Je vous prie, mon Frere, ne parlons point de cela, je sçais bien ce que j'ay à faire, et je la mettray dés demain dans un Convent.

BERALDE.

Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN.

O ça voila encore la pauvre femme en jeu.

BERALDE.

Hé bien oüy, mon Frere, c'est d'elle dont je veux parler, et non plus que l'entestement des Medecins, je ne puis supporter celuy que vous avez pour elle.

ARGAN.

Vous ne la connoissez pas, mon Frere, c'est une femme qui a trop d'amitié pour moy : Demandez-luy les caresses qu'elle me fait ; à moins que de les voir on ne le croiroit pas.

TOINETTE.

Monsieur a raison, et on ne peut pas concevoir l'amitié qu'elle a pour luy. Voulez-vous que je vous fasse voir comme Madame aime Monsieur ?

BERALDE.

Comment ?

TOINETTE.

Eh Monsieur, laissez-moy faire, souffrez que je le détrompe, et que je luy fasse voir son bec jaune.

ARGAN.

Que faut-il faire pour cela?

TOINETTE.

J'entends Madame qui revient de Ville ; Vous Monsieur, cachez-vous dans ce petit endroit, et prenez garde sur tout que l'on ne vous voye ; approchons vostre chaise, mettez-vous dedans tout de vostre long, et contrefaites le mort. Vous verrez par le regret qu'elle témoignera de vostre perte, l'amitié qu'elle vous porte : La voicy.

ARGAN.

Oüy, oüy, oüy, oüy; bon, bon, bon, bon.

SCENE X.

BELINE, TOINETTE, ARGAN *contrefaisant le mort.* BERALDE, *caché dans un coing du Theatre.*

TOINETTE *feignant d'estre fort attristée, s'écrie.*

Ah Ciel! quelle cruelle avanture! quel malheur impreveu vient de m'arriver! que feray-je, malheureuse? Et comment annoncer à Madame de si meschantes nouvelles? Ah! ah!

BELINE.

Qu'as-tu, Toinette?

TOINETTE.

Ah Madame! quelle perte venez-vous de faire? Monsieur vient de mourir tout à l'heure subitement! J'estois seule icy, et il n'y avoit personne pour le secourir.

BELINE.

Quoy, mon mary est mort?

TOINETTE.

Helas! ouy, le pauvre homme défunt est trépassé.

BELINE.

Le Ciel en soit loüé, me voila délivrée d'un

grand fardeau : que tu es folle, Toinette, de pleurer!

TOINETTE.

Moy, Madame? et je croyois qu'il falust pleurer.

BELINE.

Bon, et je voudrois bien sçavoir pour quelle raison. Ay-je fait une si grande perte? Quoy? pleurer un homme mal basty, mal fait, sans esprit, de mauvaise humeur, fort âgé, toûjours toussant, mouchant, crachant, reniflant, fâcheux, ennuyeux, incommode à tout le monde, grondant sans cesse et sans raison, toûjours un Lavement ou une Medecine dans le corps, de meschante odeur : il faudroit que je n'eusse pas le sens commun.

TOINETTE.

Voila une belle Oraison Funebre.

BELINE.

Je ne pretens pas avoir passé la plus grande partie de ma jeunesse avec luy sans y profiter de quelque chose; et il faut, Toinette, que tu m'aides à bien faire mes affaires seurement, ta recompense est seure.

TOINETTE.

Ah! Madame, je n'ay garde de manquer à mon devoir.

BELINE.

Puisque tu m'asseures que sa mort n'est sçeuë de personne, saisissons-nous de l'argent, et de tout ce qu'il y a de meilleur; portons-le dans son lict, et quand j'auray tout mis à couvert, nous ferons ensorte que quelqu'autre l'y trouve mort, et ainsi on ne se doutera point de ce que nous aurons fait.

[illegible] qui sont [illegible]

[illegible]

[illegible]

TOINETTE

[illegible]

BÉRALDE

Hé [illegible] avez-vous à present [illegible]

ARGAN

[illegible] vois que [illegible]

TOINETTE

[illegible] et je [illegible] vostre [illegible] et vous [illegible] aussi de [illegible] les sentimens [illegible]

ARGAN

[illegible]

SCENE XI.

ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

TOINETTE *s'écrie encore.*

Ah! quel étrange accident! mon pauvre Maître est mort; que de larmes, que de pleurs il nous va couster! quel desastre! s'il estoit encore mort d'une autre maniere, on n'en auroit pas tant de regret! ah! que j'en ay de déplaisir; ha, ha, ha!

ANGELIQUE.

Qu'y a-il de nouveau, Toinette, pour te causer tant de gemissemens?

TOINETTE.

Helas! vostre Pere est mort.

ANGELIQUE.

Mon Pere est mort, Toinette?

TOINETTE.

Ah il ne l'est que trop, et il vient d'expirer entre mes bras d'une foiblesse qui luy a prise. Tenez, voyez-le, le voila tout estendu dans sa chaise. Ha, ha.

ANGELIQUE.

Mon Pere est mort, et justement dans le temps où il estoit en colere contre moy, par la resistance

que je luy ay faite tantost, en refusant le Mary qu'il me vouloit donner? Que deviendrai-je, miserable que je suis? et comment cacher une chose qui a paru devant tant de personnes?

SCENE DERNIERE.

CLEANTE, ANGELIQUE, TOINETTE, ARGAN, BERALDE.

CLEANTE.

Juste Ciel! que voy-je? dites, qu'avez-vous, belle Angelique?

ANGELIQUE.

Ah Cléante, ne me parlez plus de rien, mon Pere est mort, il faut vous dire adieu pour toûjours, et nous separer entierement l'un de l'autre.

CLEANTE.

Quelle infortune, grand Dieu! helas! apres la demande que j'avois prié vostre Oncle de luy faire de vous, je venois moy-mesme me jetter à ses pieds pour faire un dernier effort afin de vous obtenir.

ANGELIQUE.

Le Ciel ne l'a pas voulu, vous devez comme moy vous soûmettre à ce qu'il veut, et il faut vous resoudre de me quitter pour toûjours. Oüy, mon Pere, puisque j'ay esté assez infortunée pour ne pas faire ce que vous vouliez de moy pendant vostre vie, du moins ay-je dessein de le reparer apres vostre mort; je veux executer vostre derniere

volonté, et je vais me retirer dans un Convent pour y pleurer vostre mort pendant tout le reste de ma vie; Oüy, mon cher Pere, souffrez que je vous en donne icy les dernieres asseurances, et que je vous embrasse...

ARGAN *se leve.*

Ah, ma Fille....

ANGELIQUE.

Ha, ha, ha, ha!

ARGAN.

Viens, ma chere Enfant, que je te baise; va, je ne suis pas mort, je vois que tu es ma Fille, et je suis bien aise de reconnoistre ton bon naturel.

ANGELIQUE.

Mon Pere, permettez que je me mette à genoux devant vous, pour vous conjurer que si vous ne me voulez pas faire la grace de me donner Cleante pour Espoux, vous ne me refusiez pas celle de ne m'en pas donner un avec lequel je ne puisse vivre.

CLEANTE.

Eh Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour? et ne peut-on pas vous attendrir par aucun endroit?

BERALDE.

Mon Frere, avez-vous à consulter, et ne devriez-vous pas déja l'avoir donnée aux vœux de Monsieur?

TOINETTE.

Comment! vous resisterez à de si grandes marques de tendresse? là, Monsieur, rendez-vous.

ARGAN.

Hé bien, qu'il se fasse Medecin, et je luy donne ma Fille.

CLEANTE.

Oüy-da, Monsieur, je le veux bien; Apotiquaire mesme si vous voulez; Je ferois encore des choses bien plus difficiles pour avoir la belle Angelique.

BERALDE.

Mais, mon Frere, il me vient une pensée; faites-vous Medecin vous-mesme plûtost que Monsieur.

ARGAN.

Moy, Medecin ?

BERALDE.

Oüy vous, c'est le veritable moyen de vous bien porter ; et il n'y a aucune Maladie, si redoutable qu'elle soit, qui ait l'audace de s'attaquer à un Medecin.

TOINETTE

Tenez, Monsieur, vostre barbe y peut beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un Medecin.

ARGAN.

Vous vous mocquez, je croy; et je ne sçay pas un seul mot de Latin, comment donc faire ?

BERALDE.

Voila une belle raison ! Allez, allez, il y en a parmy eux qui en sçavent encore moins que vous, et lors que vous aurez la robbe et le bonnet, vous en sçaurez plus qu'il ne vous en faut.

CLEANTE.

En tout cas, me voila prest à faire ce que l'on voudra.

ARGAN.

Mais, mon Frere, cela ne se peut faire sitost.

BERALDE.

Tout à present, si vous voulez, et j'ay une Faculté

de mes amis fort prés d'icy, que j'enverray querir pour celebrer la Ceremonie ; allez vous preparer seulement, toutes choses seront bien-tost prestes.

ARGAN.

Allons, voyons, voyons.

CLEANTE.

Quel est donc vostre dessein ? et que voulez-vous dire avec cette Faculté de vos amis ?

BERALDE.

C'est un Intermede de la reception d'un Medecin que des Comediens ont representé ces jours passez : je les avois fait venir pour le joûer ce soir icy devant nous, afin de nous bien divertir ; et je pretens que mon Frere y joûe le premier Personnage.

ANGELIQUE.

Mais, mon Oncle, il me semble que c'est se railler un peu fortement de mon Pere.

BERALDE.

Ce n'est pas tant se railler que s'accommoder à son humeur, outre que pour luy oster tout sujet de se fâcher quand il aura reconnu la piece que nous luy joûons, nous pouvons y prendre chacun un rôlle, et joûer en mesme temps que lui. Allons donc nous habiller.

CLEANTE.

Y consentez vous ?

ANGELIQUE.

Il le faut bien.

Fin du dernier Acte.

TROISIESME INTERMEDE.

C'EST une Ceremonie Burlesque d'un homme qu'on fait Medecin, en Recit, Chant et Danse.

ENTRE'E DE BALLET.

Plusieurs Tapissiers viennent preparer la Salle, et placer les bancs en cadence. Ensuite de quoy toute l'Assemblée, composée de huit Porte-Seringues, six Apotiquaires, vingt-deux Docteurs, et celuy qui se fait recevoir Medecin, huit Chirurgiens dansans, et deux chantans, chacun entre, et prend ses places selon les rangs.

PRÆSES.

SCAVANTISSIMI *Doctores,*
Medicinæ Professores,
Qui hic assemblati estis;
Et vos altri Messiores,
Sententiarum Facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani et Apothicari,
Atque tota Compania aussi,
Salus, honor, et argentum,
Atque bonum appetitum.

Non possum Docti confréri,
En moy satis admirari,
Qualis bona inventio,
Est Medici professio ;
Quam bella chosa est et bene trovata,
Medecina illa benedicta,
Quæ suo nomine solo
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus ;
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti :
Totus mundus currens ad nostros remedios.
Nos regardat sicut Deos,
Et nostris Ordonnanciis
Principes et Reges soumissos videtis.

Donque il est nostræ sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travaillare
A nos bene conservare
In tali credito, voga, et honore ;
Et prandere gardam à non recevere
In nostro docto corpore
Quam personas capabiles,

Et totas dignas ramplire
Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis,
Et credo quod trovabitis
Dignam matieram medici,
In sçavanti homine que voicy :
Lequel in chosis omnibus
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Vostris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR.

Si mihi licentiam dat Dominus Præses,
Et tanti docti Doctores,
Et assistantes illustres,
Tres-sçavanti Bacheliero
Quem estimo et honoro,
Domandabo causam et rationem, quare
Opium facit dormire?

BACHELIERUS.

Mihi à docto Doctore
Domandatur causam et rationem, quare
Opium facit dormire?
A quoy respondeo :
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

SECUNDUS DOCTOR.

Cum permissione Domini Præsidis,
Doctissimæ Facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiæ assistantis,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ sunt remedia
Quæ in maladia
Dicte hidropisia
Convenit facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR.

Si bonum semblatur Domino Præsidi,
Doctissimæ Facultati
Et Companiæ præsenti,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ remedia Eticis,

Pulmonicis atque Asmaticis
Trovas à propos facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere :
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR.

Super illas maladias,
Doctus Bachelierus dixit maravillas :
Mais si non ennuyo Dominum Præsidem,
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam écoutantem ;
Faciam illi unam questionem,
De hiero maladus unus
Tombavit in meas manus :
Habet grandam fiévram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au costé,
Cum granda difficultaté
Et pena respirare :
Veillas mihi dire,
Docte Bacheliere,
Quid illi facere.

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

QUINTUS DOCTOR.

Mais si maladia
Opiniatria,
Non vult se garire,
Quid illi facere?

BACHELIERUS.

Clisterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS.

Bene, bene, bene, bene respondere:
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

PRÆSES.

Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta,
Cum sensu et jugeamento?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Essere in omnibus

Consultationibus
Ancieni aviso,
Aut bono,
Aut mauvaiso?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

De non jamais te servire
De remediis aucunis,
Quam de ceux seulement doctæ Facultatis;
Maladus deust-il crevare
Et mori de suo malo?

BACHELIERUS.

Juro.

PRÆSES.

Ego cum isto boneto
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam,
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.

ENTRE'E DE BALLET

Tous les Chirurgiens et Apotiquaires viennent luy faire la reverence en cadence.

BACHELIERUS.

Grandes Doctores doctrinæ,
De la Rhubarbe et du Sené :
Ce seroit sans douta à moy chosa folla,
Inepta et ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis loüangeas donare,
Et entreprenoibam adjoûtare
Des lumieras au Soleillo,
Et des Etoilas au Cielo,
Des Ondas à l'Oceano,
Et des Rosas au Printanno ;
Agreate qu'avec uno moto
Pro toto remercimento
Randam gratiam corpori tam docto.
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturæ, et qu'à patri meo ;
Natura et pater meus,
Hominem me habent factum :
Mais vos me, ce qui est bien plus,
Avetis factum Medicum,
Honor, favor, et gratia,
Qui in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat,
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat.

ENTRE'E DE BALLET

Tous les Chirurgiens et les Apotiquaires dansent au son des Instrumens et des Voix, et des battemens de mains, et des Mortiers d'Apotiquaires.

CHIRURGUS.

Puisse-t-il voir doctas
Suas Ordonnancias,
Omnium Chirurgorum,
Et Apotiquarum
Remplire boutiquas.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat,
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat.

CHIRURGUS.

Puisse toti anni,
Luy essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais

Quam pestas, verolas,
Fiévras, pluresias,
Fluxus de sang et dissenterias.

CHORUS.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat,
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat.

DERNIERE ENTRE'E DE BALLET

Des Medecins, des Chirurgiens et des Apotiquaires, qui sortent tous selon leur rang en Ceremonie comme ils sont entrez.

Fin du Malade Imaginaire, et des Oeuvres de Monsieur de Moliere.